

530
Huitième année, N° 11

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

Publication hebdomadaire
Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs
Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDEE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Renseigne sur tous les problèmes

RELIGIEUX

POLITIQUES

SOCIAUX

LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES

SCIENTIFIQUES

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Té. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

vendredi 8 juin 1928

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

100,000 Titres de Capital . . . fr. 100 000,000.
100,000 Parts de Réserve . . . fr. 384,657,742.94
Total . . . fr. 484,657,742.94

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courtois rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Iswolsky, Sazonov, sir Edward Grey
François Mauriac, historien de Racine
Le prochain centenaire d'Ernest Hello
La « Plante qui fait les yeux émerveillés »
Le communisme en Allemagne
M. Edmond Fleg et la religion juive
Les élections en Allemagne
Mgr Baudrillart à Notre-Dame de Paris

Baron M. de Taube
J. Calvet
Georges Legrand
Docteur Marcel Moreau
Comte Gonzague de Reynold
Paul Halflants
D^r Joseph Eberlé
Jean Soulairol

Les idées et les faits : Chronique des idées : Mgr Edmond-Joseph Evrard, Mgr J. Schyrgens. — Mexique.

La Semaine

♦ *Même les plus ardents apologistes de Léopold II n'eussent pu prévoir l'engouement actuel des Belges pour cet Empire africain dont il fut si difficile de leur faire accepter la donation.*

Quand on se remémore les raisons apodictiques qu'apportaient les hommes d'Etat et les journalistes d'alors pour crier casse-cou et pour supplier la Belgique de ne pas s'exposer à la ruine totale par l'annexion d'une colonie qui, très certainement, vaudrait à la mère patrie les plus graves ennuis, si même elle ne l'entraînerait pas dans une catastrophe, et que loin de voir s'accomplir les prévisions pessimistes de cette pusillanimité et de cette étroitesse, on assiste à ce que l'on peut appeler sans exagération le salut économique de la Belgique d'après-guerre par le Congo, on n'en admire que davantage l'œuvre géniale de notre grand Roi.

A ceux qui prétendent que ce sont les circonstances qui font les grands hommes, bien plus que les grands hommes ne créent les circonstances, l'expérience coloniale de la Belgique donne un éclatant démenti. Est-il nécessaire d'ailleurs — alors que depuis six ans un Mussolini remplit le monde de l'éclat de son nom — de prouver longuement que les grands politiques marquent les temps où ils vivent du sceau de leur génie et plient les circonstances qui les entourent à l'accomplissement de leurs desseins?

A l'heure où nos Souverains entreprennent — non sans un beau courage — d'aller inaugurer au cœur même de l'Afrique équatoriale ce nouveau chemin de fer, signe sensible des progrès de notre colonisation, on peut dire qu'il n'y a, pratiquement plus un foyer belge qui ne possède au moins une action d'une entreprise coloniale! Comment exprimer de façon plus saisissante le triomphe de la politique leopoldienne?

Quant à l'œuvre accomplie par la Belgique, là-bas, elle n'est évidemment qu'ébauchée. Un rapport parlementaire qui a fait quelque bruit ces jours-ci rappelle l'attention sur le problème essentiel de notre activité coloniale : la main-d'œuvre indigène, c'est-à-dire, en fin de compte, notre mission civilisatrice.

L'homme est ainsi fait, hélas! qu'il veut jouir vite et fort, même si, ce faisant, il compromet ses intérêts dans l'avenir. On n'a que trop cherché à tirer du Congo le plus rapidement possible la plus grande quantité de richesses. Pareille politique a nuï considérablement à la richesse essentielle de ces vastes territoires : l'indigène!

Et ce n'est un secret pour personne que le problème de la main-d'œuvre est devenu angoissant et qu'une politique énergique s'impose.

Dans le discours qu'il prononça au moment de s'embarquer à Anvers, parlant de la devise du Congo : « Travail et Progrès », notre Roi a dit : « Elle symbolise ce que notre Empire colonial doit nous apporter de progrès moral par l'accomplissement de notre mission de civilisation, de progrès matériel par la mise en valeur sage et rationnelle des richesses accumulées dans cet incomparable domaine! »

Notre mission civilisatrice! C'est surtout par les Missions catholiques que la Mère Patrie l'a exercée jusqu'à présent. Eût-elle pu faire mieux? Que tous ceux, depuis les magnats des entreprises coloniales jusqu'aux plus humbles détenteurs d'une petite action congolaise, qui ont des intérêts là-bas, fassent ce qui dépend

d'eux pour que la Belgique remplisse toujours mieux cette mission civilisatrice!

La Belgique est au Congo avant tout pour porter aux noirs les bienfaits de la civilisation chrétienne. Que la communauté belge s'enrichisse par l'exploitation de la Colonie, rien de mieux, à condition toutefois que cette acquisition de richesses n'aille pas à l'encontre de ce devoir primordial : le bien des indigènes.

Et les plus ferventes prières et les meilleurs vœux de bon voyage et de bon retour accompagnent là-bas des Souverains qui pourraient difficilement être plus populaires, plus respectés et plus aimés qu'ils ne le sont.

♦ *Quel bienfait immense que la Monarchie! Comme les Joyeuses Entrées du duc et de la duchesse de Brabant dans les différentes « bonnes villes » de leur futur royaume ont montré, une fois de plus, qu'une monarchie héréditaire est la forme naturelle et normale de l'autorité!*

Quel enthousiasme! Quel élan! Comme naturellement le cœur du peuple, des humbles, des petits, des besogneux, se porte vers ceux qui incarnent la Patrie, et qui l'incarnent non pas comme élus, non pas pour quelques années, non pas comme un nom quelconque collé momentanément sur une fonction, mais qui s'identifient avec elle, qui n'ont de raison d'être que par elle, et qui ne seraient rien sans elle.

La durée, la personnification de la Patrie d'hier, d'aujourd'hui et de demain dans des êtres qui n'ont d'autre intérêt que les intérêts de cette Patrie, et qui, cette Patrie étant leur raison d'exister et de vivre, se dépensent à conserver intact le patrimoine national et à faire plus grand et plus beau ce royaume pétri par leurs ancêtres et, qu'avec la grâce du Christ — Rex Regum et Dominus dominantium — ils transmettront à leurs descendants.

Heureux les peuples qui vivent en Monarchie! Heureux les peuples dont les Souverains savent se faire aimer! Heureuse Belgique!...

♦ *Le Provincial du Temps écrivait cette semaine :*

« Le grand danger aujourd'hui pour notre pays n'est pas tant le communisme ou le socialisme, qui peuvent bien grouper momentanément autour d'eux des utopistes, des mécontents et des ignares, mais contre lesquels se dresserait la foule elle-même au premier acte de violence, le vrai danger, c'est cet Etatisme, qui est la larve même du collectivisme, dont les législateurs, imprudents ou inescients, favorisent le pullulement. Tout notre budget en est infecté. Les usurpations de l'Etat sur la vie des citoyens se multiplient. Et les citoyens eux-mêmes prennent la douce habitude de se confier à ses soins et de tirer le plus possible de lui leur subsistance. La loi du moindre effort les pousse à s'abriter en ses bras comme sur un oreiller de paresse. Le réveil peut être dur pour tous, quand l'Etat aura épuisé par son administration à la fois molle et gaspilleuse les ressources de la nation, et quand celle-ci, devenue dans sa masse une clientèle, aura pris une mentalité d'assistée et, par suite, des mœurs de fainéantes. »

A lire et à relire! La Belgique glisse sur la même pente...

Iswolsky, Sazonov, sir Edward Grey⁽¹⁾

Iswolsky

Alexandre Pétrovitch Iswolsky appartenait par sa naissance à une vieille, mais modeste famille de petite noblesse russe, soi-disant d'extraction polonaise (2). Il reçut son éducation, comme tant d'autres jeunes gens dont les pères pouvaient se prévaloir d'un *ichine* supérieur dans l'hierarchie bureaucratique russe, à la célèbre haute école juridique privilégiée de Saint-Petersbourg, au « Lycée Impérial Alexandre », qui donna tant d'hommes d'Etat remarquables à l'Empire et qui était de tout temps comme la pépinière de notre carrière diplomatique. Brillamment doué par la nature, bon travailleur et très ambitieux, Iswolsky se faisait déjà remarquer comme élève des classes supérieures du Lycée; son « bâton de maréchal » se trouvait déjà pour sûr parmi ses manuels d'histoire diplomatique, au fond de sa serviette d'étudiant. Mais l'ambiance du Lycée Impérial lui imprima d'autres qualités encore, beaucoup moins sympathiques. La camaraderie avec de jeunes gens qui appartenaient aux premières familles de Russie — et qui ne comptaient pas les roubles dans leurs poches — lui inculqua de bonne heure ce snobisme doublé d'un égoïsme matérialiste, qui était, à côté de son intelligence, le trait le plus saillant — et le plus désagréable — du ministre Iswolsky.

Ainsi, deux personnes bien différentes vivaient, pour ainsi dire, dans Alexandre Pétrovitch : un véritable homme d'Etat à vues larges, à l'esprit éveillé, dont on n'avait depuis longtemps vu le pareil au Pont-aux-Chantres — et, en même temps, un courtisan manqué, quelque piteux « grand maître des cérémonies » ou « grand échanson » de la Cour, perdu dans les intrigues et les cancanes du *high life* et amoureux des « arendes » impériales encore plus que de ses galons dorés. Le premier vous frappait par son incontestable intelligence, par la souplesse « diplomatique » de son esprit, par une compréhension rapide et sûre des choses; très bien instruit (quoique son instruction fut plutôt large que profonde), ayant beaucoup lu — et même un peu écrit — dans le domaine de l'histoire politique moderne, connaissant à fond le français, l'anglais et assez bien l'allemand, Iswolsky aurait pu être le type modèle d'un parfait diplomate du commencement du XX^e siècle. Ce qui le distinguait même de beaucoup de ses collègues, c'était une assiduité remarquable au travail, voire même l'amour du travail; il n'égalait certes pas sous ce rapport le comte Lamsdorff, qui n'avait en général d'autres intérêts dans la vie que les dépêches chiffrées et les notes diplomatiques, mais, lorsqu'il se trouvait à son bureau, Iswolsky aimait lui aussi que son travail fut fait d'une manière irréprochable, et cela non seulement pour le fond, mais aussi au point de vue de la forme. A cet égard, il ne faisait même parfois l'effet d'un professeur d'université transformé en ministre. Que de fois, avant de présenter son rapport à l'empereur ou au Conseil des ministres, il embêtait tout son entourage par des demandes d'explications sans fin au sujet des moindres détails du problème en question, imaginant des critiques et des interrogations qu'aucun mortel n'eût jamais pensé de lui adresser; que de fois encore, avant une discus-

sion difficile au sein du Conseil des ministres, surtout lorsqu'il s'agissait d'une question dite « technique », n'insistait-il pas, tout ferré à glace qu'il était, pour qu'on l'accompagnât à la séance, afin de pouvoir fournir, le cas échéant, des explications de première source. Sous ce rapport, il n'avait aucune fausse honte et ne prétendait nullement à l'omniscience des bureaucrates pétersbourgeois. C'était seulement dans le domaine purement « diplomatique » qu'il se considérait comme infaillible en règle générale... Mais là, c'était précisément le domaine où commençait déjà son « snobisme » professionnel et son ambition vaniteuse.

Ce snobisme, c'était une ambition presque malade qui le poussait à se cramponner à tout ce qu'il y avait de plus « huppé » — de mieux « né » et de plus riche — en Russie et en Europe, avec une continuelle « peur bleue » le descendre (par son train de vie, par ses costumes, par ses équipages, par l'aspect de son appartement, enfin par ses connaissances et ses parents) à une marche inférieure de l'escalier social; pour lui emprunter ses catégories d'hommes, c'était *malutis malandis* la peur de dégringoler de la classe de véritables et parfaits « diplomates » (et même de diplomates accrédités à Londres, ce qui était pour lui comme le maximum de la félicité humaine) dans celle de modestes « consuls ».

Ce trait caractéristique d'Iswolsky, qui prenait parfois des proportions vraiment ridicules, devait évidemment entraîner à sa suite d'autres défauts encore. Chez un diplomate qui ne disposait personnellement que de fort modestes moyens et qui, grâce à ses énormes prétentions, en était continuellement réduit à « tirer le diable par la queue », ce défaut était inséparable d'une chasse perpétuelle aux biens matériels et, partant, d'un égoïsme matérialiste excessivement prononcé. M. Iswolsky, n'avait, en effet, que fort peu d'idéalisme dans sa nature, et ce n'est pas par ce côté-là de la nature humaine qu'on eût pu agir sur ce ministre. Mais, pour continuer cette analyse, qui dit égoïste et matérialiste, dit aussi opportuniste. Et il l'était aussi, M. Iswolsky; il a même réussi sous ce rapport à faire école dans son ministère, et tel jeune homme qui avait commencé la carrière sous ses auspices, se distingua ensuite, surtout depuis la révolution, par un opportunisme des plus révoltants. Iswolsky, lui, appelait tout cela un *sain égoïsme*; mais je dois avouer avoir été témoin de beaucoup de cas de sa carrière ministérielle où l'on était penché à le qualifier plutôt de très « malsain »...

...
Tout cela n'aurait que peu d'intérêt, si ces défauts ne jouaient pas directement dans la sphère des plus hauts intérêts de l'Etat et de la politique internationale. Il est évident avant tout que cet amour excessif de la forme, ce souci continu de se faire remarquer et de « briller » chez soi et « en Europe » était de nature à faire faire au ministre des démarches très inconsidérées dans la grande politique. Sous ce rapport, malgré toute son admiration pour tout ce qui était anglais, Iswolsky était un type de diplomate diamétralement opposé au type d'homme d'Etat si commun en Angleterre. Pour ses collègues britanniques, c'étaient presque toujours les intérêts très réels et concrets de la Grande-Bretagne, très clairement définis quant aux principaux *bulis* de la politique et à ses *ways and means* qui leur servaient de guide dans leurs faits et gestes, et je crois, pour ma part, que cette particularité de la diplomatie anglaise constitue précisément la principale cause de sa grandeur et de ses succès. Pour M. Iswolsky, au contraire,

(1) Extrait des *Mémoires*, du baron DE TAUBE, qui paraissent chez Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, à Paris.

(2) Iswolsky constate lui-même que sa famille n'a jamais joué aucun rôle ni à Saint-Petersbourg ni à Moscou (*Mémoires*, p. 102). Elle remonte néanmoins au XV^e siècle, et on ne sait vraiment pas pourquoi M. Victor Marguerite qualifie Iswolsky de « petit bourgeois moscovite ». Voir *Les Criminels*, p. 89 (Paris, 1923).

l'intérêt réel de la Russie se perdait très souvent dans un vague brouillard, caractéristique pour la pensée russe, et une question politique ne l'intéressait, très souvent, qu'en tant qu'elle semblait promettre des « lauriers » personnels au ministre actuel des affaires étrangères; de là le caractère absolument « artificiel » d'un bon nombre de nos soi-disant grandes questions politiques, passablement indifférentes au point de vue des besoins réels du peuple et de l'Etat russe. Sous ce rapport, Iswolsky ressemblait à un comédien qui joue n'importe quels rôles, sans aucun intérêt pour leur fond, pourvu qu'ils aient du succès auprès du public et lui promettent des applaudissements et de la gloire.

D'autre part, même au point de vue de la technique de son art diplomatique, la vanité ambitieuse d'Iswolsky ne pouvait que diminuer ses chances de succès dans les affaires. Son « snobisme » paralysait souvent les plus justes plans dictés par son intelligence. Que de batailles diplomatiques perdues, pour ainsi dire, d'avance, si le ministre chargé d'entamer de délicates conversations diplomatiques perd tout son latin après une partie de chasse avec Sa Majesté Britannique ou après avoir mangé une côtelette sur la vaisselle d'or de la maison de Habsbourg. Que d'occasions favorables échappées pour le service de sa patrie, si, pour un poste responsable à l'étranger, on cherche avant tout un homme « chic » et riche, recommandé de préférence par une grande-duchesse quelconque ou un courtisan influent, souvent sans aucune autre qualité. Que de faux pas irréparables enfin, quand votre vanité ministérielle et diplomatique vous empêche de vous laisser armer à temps par un « technicien » subordonné, mais connaissant à fond la question, et vous laisse sans défense, au moment critique, à la merci de vos ennemis. Hélas! toute la durée du ministère d'Iswolsky fut remplie de « leçons de choses » de ce genre, — dont le ministre ne voulut jamais profiter. Nous en verrons encore des preuves dans la suite. Pour le moment, je ne voudrais raconter que deux « anecdotes » (dans le sens originaire grec du mot — historiettes inédites, de peu d'importance, mais absolument authentiques), qui vinrent me montrer, dès le commencement de notre nouveau régime, dans quelles formes — pleines d'un ridicule snobisme et d'une prétentieuse vanité (inconnues au modeste comte Lamsdorff) — seraient exercées parfois les incontestables qualités d'esprit de M. Iswolsky. La comparaison avec son prédécesseur était frappante; on eût dit, au figuré, en pensant à ce *gentleman* de vieille roche (Lamsdorff), — une précieuse et ancienne coupe d'or... remplie de mauvaise limonade, — tandis que M. Iswolsky ne rappelait ni pas, au contraire, tout un litre du meilleur cru de champagne, mais... présenté dans un grossier boçal, méchante falsification d'un Benvenuto Cellini?

M. Iswolsky en était juste à son aménagement dans les immenses appartements de l'hôtel du ministère des affaires étrangères contigus aux bureaux de ce département, et on venait de placer triomphalement dans le nouveau cabinet de travail du ministre un immense portrait à l'huile du grand-père de... M^{me} Iswolsky (à défaut de propres aïeux de Monsieur), — du brave général comte Toll, chamarré d'or et couvert de décorations, au beau milieu d'une bataille quelconque de 1812, — quand l'incident suivant vint jeter un certain trouble dans mes paisibles occupations juridiques. Comme on aura l'occasion de le voir tout à l'heure, je préparais pour le ministre un mémoire confidentiel sur la situation des îles d'Aland et il n'était que très naturel que j'allasse de temps en temps chercher à la bibliothèque de notre département tel ou tel volume du célèbre « Grand Martens », recueil de traités qui forme, comme on sait, plusieurs dizaines de volumes. Or, un beau jour, voici que je constate avec étonnement que tous les tomes dont j'avais besoin (et que chaque soir je reposais religieusement à leur place) avaient disparu de leurs rayons, laissant un grand vide dans l'armoire. Les premières recherches furent absolument infructueuses; personne de mes collègues n'avouait sa curiosité pour cette œuvre collective d'une féconde famille d'érudits allemands, et je dus avoir recours à l'omniscience de notre *courrier* départemental, l'inoubliable Sémenov, pour pou-

voir établir que, de grand matin, l'intendant de l'hôtel du ministère en personne était venu, sur un ordre exprès du ministre, emporter chez lui une série de volumes du précieux recueil. Pourquoi, dans quel but, — on l'ignorait! Le ministre s'apprêta-t-il (me demandais-je) à vérifier, d'après les sources, les conclusions de mon travail en voie de préparation? Mais, dans ce cas, le mémoire n'étant pas encore prêt, autant valait-il de s'entendre directement avec M. Iswolsky sur les questions spéciales qui pouvaient l'intéresser. Bref, j'allai demander au ministre lui-même la clef de l'énigme. Et voici ce qui arriva :

Au premier moment, mon chef sembla ne rien comprendre à ma respectueuse interrogation. Non, il attendait patiemment le résultat de mon travail et n'avait aucune envie de me faire concurrence dans ces recherches de textes d'après Martens. Mais alors, les volumes disparus, emportés chez lui et l'ordre de lui-même?! Soudain, le ministre devint tout rouge et... éclata de rire. « Ah! tranquillisez-vous, mon cher baron, — s'écria-t-il, — je vais vous faire restituer tout votre Martens. C'est un malentendu! » En fin effet, en un quart d'heure, la bibliothèque reentra en possession de tous les livres emportés par le *smotritel zdania*, lequel me donna par-dessus le marché — sous le sceau du plus grand secret — l'explication de cet *imbroglio*. Le lecteur la trouvera, comme moi, aussi simple que charmante.

Soucieux de donner à ses appartements de réception un aspect à la fois chic et imposant à tous les points de vue, le nouveau maître de la maison imagina de faire précéder son cabinet de travail au « portrait d'ancêtre » par une jolie petite bibliothèque bourrée de livres en belles reliures, pour montrer à tout venant quelle espèce d'homme d'Etat la Russie avait acquis à la place du comte Lamsdorff. Or, bien que les livres ne manquaient pas tout à fait à M. Iswolsky (comme c'était à peu près le cas chez son prédécesseur), ils n'étaient évidemment pas assez nombreux pour pouvoir servir de décor suffisamment respectable à la salle d'attente ministérielle. De là toute la combinaison « bibliothèque ». C'était bien un petit *village à la Potemkine* transporté dans les pièces de réception du ministre. Que faire, c'était le cas de dire : *habent sua fata libelli*. En fin de compte, je gardai mon « Grand Martens » en le laissant remplacer, à la satisfaction de tout le monde, par autant de mètres de n'importe quels vieux bouquins, *ad libitum*, de notre bibliothèque, que le corps diplomatique accrédité à Saint-Petersbourg devait avoir tous les loisirs d'admirer depuis, aux jours de réception, chez M. Iswolsky, avant de parvenir dans le *sanctum sanctorum* de son cabinet de travail.

Sazonov

Sergueï Dimitriévitch Sazonov, issu, comme Iswolsky, d'une assez ancienne famille de noblesse de province russe et élève, comme lui, du célèbre Lycée Alexandre, fut sous bien des rapports le juste opposé de son ministre et prédécesseur. Il n'avait, heureusement, presque aucun de ses défauts, mais aussi, hélas! presque aucune de ses qualités. Simple, modeste, affable, droit de caractère, d'un parfait désintéressement personnel, très sensible aux questions de morale et profondément religieux, très orthodoxe et très russe (malgré une certaine couche d'anglomanie rapportée de son assez long séjour à Londres et qui formait chez lui peut-être le seul trait d'union intime avec Iswolsky), on n'eût pas imaginé un antipode plus complet de celui-ci et un meilleur candidat pour le poste... de procureur général du Saint-Synode, voire même pour celui d'un haut prélat de l'Eglise russe. Ce n'est pas pour rien qu'un bruit très persistant lui prêtait l'intention, dans sa jeunesse, de se faire moine. S'il n'avait pas abandonné ce dessein, qui sait? peut-être l'Eglise orthodoxe aurait un jour enregistré un « bienheureux » de plus, et la Russie — un faible ministre des affaires étrangères de moins.

avec visites de

Pèlerinages à Lourdes

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETS, GAVARNIE et LISIEUX
Départs : 17 juin, 8 et 29 juillet, 12 août, 2 et 23 septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

En effet, comme nous venons de le dire, M. Sazonov n'avait malheureusement presque aucune des qualités « ministérielles » de son prédécesseur. Reprenons-en, une à une, les principales en comparant les deux ministres.

Comme intelligence, Iswolsky était certainement de beaucoup supérieur à M. Sazonov. Il serait tout à fait injuste de qualifier celui-ci de peu intelligent, mais il est néanmoins vrai que son esprit, comme cela arrive si souvent chez les véritables Russes, était dominé par les sentiments. Maladif de nature, finement sensitif et un peu sentimental, nerveux et même neurasthénique, M. Sazonov était le type de l'« esprit féminin slave » par excellence, large et généreux, mais mou et vague, changeant sans cesse d'impressions et d'« intuitions », rebelle à tout effort soutenu de la pensée, incapable de poursuivre un raisonnement jusqu'à sa fin logique. Que de fois ses collègues ou subordonnés étaient frappés de ses brusques changements de résolutions dans les questions politiques les plus graves, du jour au lendemain, sans aucune raison apparente ou quelque peu sérieuse (comme nous en verrons malheureusement des preuves lors de la fatale crise de juillet 1914). Que de fois des projets de nomination aux postes diplomatiques, rejetés avec des caractéristiques anéantisantes pour les candidats, étaient signés le lendemain même on ne sait grâce à quelle nouvelle intuition. Que de fois les problèmes les plus importants de la vie internationale de la Russie — Détroits, Pologne, Finlande — trouvaient dans l'esprit du ministre des interprétations divergentes, sinon diamétralement opposées, sans qu'aucun fait nouveau, vraiment sérieux, intervint pour lui faire changer d'orientation (1).

De plus, après Iswolsky, M. Sazonov frappait l'observateur par son manque d'expérience et de préparation pour ses fonctions, difficiles entre toutes. Nous avons dit plus haut qu'Isiwolsky portait son « bâton de maréchal » déjà dans sa serviette d'élève du Lycée Alexandre, M. Sazonov, même à son poste de ministre-adjoint et de ministre des affaires étrangères, faisait l'effet d'un secrétaire d'ambassade transformé inopinément en homme d'Etat par un caprice insondable de la Providence (personnifiée en l'espèce par son beau-frère, le président du Conseil Stolypine). Aussi, à côté d'Isiwolsky, qui ressemblait parfois à un professeur d'université scrutant de tous côtés quelque problème scientifique, son successeur ne rappelait-il que trop souvent un écolier embarrassé de sa tâche, qui n'attendait que la grande récréation pour échapper aux questions de ses maîtres. Je me souviens, par exemple, d'une scène assez fâcheuse pour un homme d'Etat, lorsqu'en plein Conseil des ministres (c'était en 1913 ou 1914), M. Sazonov, convaincu de ne pouvoir donner aucune explication satisfaisante au sujet d'un projet de loi (si je ne me trompe, sur le service consulaire, élaboré dans son ministère, retira de la discussion ce projet, d'ailleurs très bien fait, en prétextant qu'il (le projet) était mal préparé par ses collaborateurs; or ces derniers m'expliquèrent depuis qu'il leur avait été pratiquement impossible de préparer le ministre à la discussion du projet au sein du Conseil, M. Sazonov s'esquivant toujours aux leçons de ce genre, demandées et même recherchées jadis par son prédécesseur.

Ce trait de M. Sazonov nous fait passer à une autre particularité encore du ministre, appelé en 1910 à remplacer M. Isiwolsky. Son assiduité au travail était assez médiocre et, en même temps, son aplomb et la confiance dans ses propres forces manifestement exagérés. Peu habitué, contrairement à Isiwolsky, à un véritable travail personnel approfondi, M. Sazonov, abandonné à ses pro-

(1) Dans la question des Détroits et de la mainmise sur Constantinople, les idées initiales de M. Sazonov, très pondérées au début, cédèrent la place (comme on le verra plus loin) aux suggestions fantaisistes du ministère de la Marine. Dans la question polonaise, enflammé au commencement de la guerre pour « le corps déchiré » de la Pologne, M. Sazonov finit, moins de deux ans après, par protester contre son indépendance. (Son mémoire confidentiel du 17-30 avril 1916 avec un projet de statut organique pour la Pologne, de tout point réactionnaire et inacceptable aux Polonais.) Quant à la Finlande, tout en étant affilié aux *cadets* (constitutionnalistes-démocrates), qui s'érigeaient de tout temps en défenseurs zélés du peuple finlandais « opprimé » par le gouvernement russe, il alla néanmoins jusqu'à lui refuser son indépendance de droit même en 1919, lorsque cette indépendance existait déjà de fait (après la révolution russe), et cela au moment tragique où l'intervention de la Finlande, reconnue libre et indépendante, dans les opérations de l'armée de volontaires « blancs » (sous le général Youdénitch) aurait pu sauver encore le peuple russe des horreurs de l'anarchie « rouge »!

pres force, en donnait parfois des échantillons tout à fait défectueux. Ses explications personnelles orales au sein du Conseil des ministres étaient plus d'une fois d'une naïveté déconcertante (nous en verrons par la suite quelques exemples); et le plus célèbre document autographe de toute sa vie, qui devait, hélas! acquiescer une célébrité historique, — son billet remis à l'ambassadeur d'Allemagne dans la nuit du 29 au 30 juillet 1914 et contenant ses conditions pour faire cesser les préparatifs militaires russes — est loin de briller par la précision du style (1). Au reste, ce qui pis est, de cette absence d'assiduité au travail, que nous nous permettons de reprocher à M. Sazonov, résultait parfois une ignorance des choses qu'il était, semblait-il, impossible d'ignorer à un ministre des affaires étrangères de Russie. Nous avons déjà remarqué incidemment plus haut, et nous le répétons ici, que l'existence du fameux traité russo-allemand Bismarck-Schouvalov, de 1887, dit « de contre-assurance », fut révélé pour la première fois à l'ancien ministre du tzar par l'auteur de ces lignes, à Paris, le 17 janvier 1920! Ce mépris pour les faits précis de l'histoire saute, du reste, aux yeux de tout lecteur attentif de son dernier ouvrage; nous parlons des mémoires de M. Sazonov qui embrouillent parfois beaucoup de choses et ne tiennent aucun compte des faits et dates fixés avec la plus grande précision par des recueils de documents modernes (2).

Tel fut le personnage — très sympathique, répétons-le, dans ses relations privées et auquel, tout en le connaissant encore trop peu, je portais déjà une affection très sincère (3) — qui fut acclamé, en septembre 1910, comme le nouveau dirigeant de la politique internationale de l'empire de Russie. Je dis acclamé, car, vraiment, on en avait assez d'Isiwolsky, et l'on attendait de M. Sazonov le rétablissement de l'équilibre visiblement perdu depuis quelque temps dans la direction de nos affaires étrangères. Avant toutes choses, beaucoup de patriotes russes, inquiétés par la tension croissante dans nos rapports avec les empires du centre, souhaitaient un honnête rapprochement avec Berlin, qui eût pu, semblait-il, ensemble avec l'alliance française et les ententes partielles avec l'Angleterre et l'Italie, servir de base solide et durable à la paix générale.

sir Edward Grey⁽⁴⁾

Prima facie, tout semble avoir été ici, aussi clair et irréprochable que dans le cas de la France. L'Angleterre n'avait-elle pas poursuivi, elle aussi, jusqu'au dernier moment, ses tentatives de médiation entre la Russie et l'Autriche, et le chapitre y relatif des mémoires de Lord Grey n'est-il pas un témoignage éloquent de cet art diplomatique anglais, tranquille, prudent, correct, — peut-être un peu froid, — qui déployait devant le monde attendri tant de zèle en vue du maintien de la chère paix européenne?...

Mais un historien a bien le droit de jeter un regard sur le revers de la médaille. Le gouvernement britannique a-t-il prononcé ce seul mot qu'on attendait de lui à Saint-Petersbourg et à Paris et qui aurait pu encore sauver la cause de la paix? Non, ce seul mot n'a jamais été prononcé à Londres. Pourquoi? On l'ignore, au juste. Aussi est-il assez intéressant, avant de clore ce chapitre, de consulter les documents anglais récemment publiés, qui nous fournissent sur cette question des données extrêmement importantes. La nouvelle édition de *Blue Book* de 1914 (5) nous montre en action toutes les forces motrices du Foreign Office qui, après des hésitations fort caractéristiques, laissèrent d'abord éclater

(1) Voir le facsimilé de ce document dans : GRAF POURTALÈS, *Am Scheidewege zwischen Krieg und Frieden* (Charlottenburg, 1919), ad., p. 52.

(2) *Les Années fatales. Souvenirs de S. Sazonov* (Paris, 1927).

(3) D'autant qu'une sympathique parenté semblait devoir nous rapprocher l'un de l'autre : la baronne Anne de Taube, née Baranov, épouse de mon oncle et homonyme Michel de Taube, était une cousine germaine et une amie d'enfance de S. D. Sazonov.

(4) A propos de l'attitude de la Grande-Bretagne devant la menace de guerre en 1914.

(5) Voir la nouvelle édition du *Livre Bleu* anglais de 1914 : *British Documents on the Origin of the War, 1898-1914*. Vol. XI : *The Outbreak of War*. Foreign Office Documents June 28th — August 4th 1914. (London 1925). Documents nos 155, 199, 248, etc. Comme sentiment personnel, M. Schébéko avait exprimé la même opinion dès avant le 17 juillet (lettre de cette date de Sir Maurice de Bunsen à Sir Arthur Neilson, n° 65).

la guerre sur le continent et, ensuite, prirent part à cette guerre dans les rangs des ennemis de l'Allemagne.

Le rôle décisif dans la résolution finale du gouvernement anglais de prendre fait et cause pour la Russie et la France fut joué à Londres par un petit groupe d'ennemis résolus de l'Allemagne en particulier, par sir Arthur Nicolson, ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg, et sous-secrétaire d'Etat permanent aux affaires étrangères, et par sir Eyre Crowe, sous-secrétaire adjoint.

C'est surtout le langage de sir Eyre Crowe, dans ses annotations ajoutées aux documents qu'il avait à présenter à son ministre, qui se distingue par la netteté des sentiments antiallemands et franchement militaristes. Quiconque a eu le plaisir de connaître personnellement ce remarquable diplomate anglais et de l'avoir vu à l'œuvre (1) reconnaît sans peine dans ses annotations la même intelligence, la même lucidité d'esprit, la même pénétration dans l'essence réelle d'un problème à résoudre au travers de mille détails qui en encombrant la juste compréhension. Mais il y reconnaît aussi cette espèce d'impétuosité ardente dans les affaires qui caractérisait sir Eyre et qui le poussait à souligner parfois, non sans exagération, son peu de sympathie personnelle et son peu de confiance vis-à-vis de l'Allemagne — malgré ses doubles attaches de famille avec ce pays. De longue date, il était coutumier d'accuser la patrie de sa mère et de son épouse de tout ce qui devait prendre place ensuite dans les célèbres actes de juin 1919 sur les responsabilités de la grande guerre.

Il suffit de citer ici deux rapports de sir Eyre Crowe, en date du 25 et du 31 juillet 1914 (2).

Le premier fut provoqué par la communication de l'ambassadeur britannique à Saint-Petersbourg en date du 24 juillet : la France serait fermement résolue de soutenir militairement la Russie dans son différend avec l'Autriche, lequel, d'après M. Sazonov, fait indubitablement partie du grand problème européen. Sir Eyre Crowe est visiblement impressionné par cette nouvelle.

« Le moment est passé, écrit-il (avant même d'avoir appris le fait de la rupture diplomatique entre Vienne et Belgrade) — où il eût été possible de compter sur l'appui de la France pour retenir la Russie. Il est clair que la France et la Russie sont résolues d'accepter le défi qui leur est lancé. Quoi que nous puissions penser du bien-fondé des accusations autrichiennes portées contre la Serbie, la France et la Russie considèrent que ce sont uniquement des prétextes et que la cause, beaucoup plus importante, de la Triple-Alliance contre la Triple-Entente, est définitivement engagée. Je pense qu'il serait impolitique, sinon dangereux, pour l'Angleterre de contrecarrer cette opinion ou d'essayer d'en obscurcir l'issue directe (*to endeavour to obscure the plain issue*) par quelque démarche à Saint-Petersbourg et à Paris. Le point important, c'est la question de savoir si, oui ou non, l'Allemagne est absolument décidée à faire la guerre maintenant. Il y a encore des chances pour la faire hésiter, si notamment on pouvait lui faire appréhender que la guerre trouverait l'Angleterre du côté de la France et de la Russie. » Et le diplomate anglais suggère à son ministre de faire mobiliser immédiatement la flotte britannique en portant ce fait à la connaissance des deux autres membres de l'« Entente ».

Toutefois, sir Edward Grey hésite. Il hésite même encore à la date du 31 juillet, après la mobilisation générale ordonnée en Russie. Sir Eyre Crowe prend alors la plume pour pousser son chef à la guerre — « peut-être sous une forme assez crue », dit-il lui-même (*in perhaps rather crude words*). Voici, textuellement, le commencement de son long « Mémoire » du 31 juillet (n° 369) :

« La théorie que l'Angleterre ne peut pas s'engager dans une grande guerre signifie son abdication comme Etat indépendant. Si cette théorie est juste, le principe général sur lequel reposait jusqu'à présent toute notre politique étrangère devient une futilité vide de sens (*an empty futility*). Un équilibre de forces ne peut pas être maintenu par un Etat qui est incapable de se battre... Je me permets de croire que l'argument d'après lequel l'Angleterre ne peut pas faire la guerre à tout moment donné (*in any circumstances*) n'est pas vrai et qu'une reconnaissance quelconque de ce principe serait un acte de suicide politique... »

Comme on sait, cette fois, sir Eyre Crowe n'eut plus aucune raison de se plaindre : la guerre fut décidée, et même sans cette

mesure préventive sur laquelle on insistait également à Saint-Petersbourg et à Paris, c'est-à-dire sans aucune déclaration préalable de la part de la Grande-Bretagne qu'en cas de guerre européenne, l'Angleterre se rangerait du côté de la Russie et de la France!

* * *

C'est sur ce dernier point, assez énigmatique jusqu'aujourd'hui, que nous voulions précisément attirer l'attention du lecteur.

N'oublions pas que M. Sazonov — et il n'était pas le seul — ne se lassait pas de demander à sir Edward Grey de déclarer nettement au cabinet de Berlin qu'en cas de guerre européenne l'Angleterre ne resterait pas neutre; si on s'en rendait sérieusement compte à Berlin, il serait encore possible d'arrêter l'explosion générale. Comme nous avons vu, les collaborateurs de sir Edward Grey étaient du même avis. La diplomatie française insistait dans le même sens (1). Le 30 juillet encore, sir Francis Bertie informe le ministre anglais que M. Poincaré estime lui aussi qu'une déclaration de ce genre serait le seul moyen de sauvegarder la paix (n° 373). Le lendemain, le président de la République française eut même recours au procédé suprême d'une lettre, rédigée dans ce sens, au nom du roi d'Angleterre (2)...

Hélas! personne ne put vaincre l'irrésolution fatale du secrétaire d'Etat britannique. Aussi, même après la publication du nouveau Blue Book, les véritables raisons de son silence — vraiment sinistre au point de vue du maintien de la paix européenne — demeurent mystérieuses comme par le passé. Nous apprenons seulement par plusieurs documents anglais que certains collaborateurs de sir Edward Grey à l'étranger appréhendaient un effet contraire d'une déclaration britannique, telle qu'on la demandait à Saint-Petersbourg et à Paris : elle n'intimiderait pas autant l'Allemagne, disait-on, qu'elle encouragerait la Russie et la France dans leur politique belliqueuse! (3).

Mais alors, en bonne logique, un dilemme inquiétant s'impose. Ou bien le ministre anglais et quelques-uns de ses agents diplomatiques à l'étranger croyaient sérieusement aux velléités belliqueuses de la Russie secondée par la France; dans ce cas, comment concilier ce fait avec les affirmations du fameux Ultimatum des puissances alliées et associées de juin 1919, qui rejette toute la responsabilité de la politique militariste d'avant-guerre sur l'Allemagne? Ou bien, au contraire, sir Edward Grey n'y croyait pas — et alors pourquoi ne se décida-t-il pas à faire la déclaration qu'on lui demandait si instamment de Saint-Petersbourg et de Paris? Et, en tout état de cause, cette mesure étant déjà, de l'avis unanime des deux gouvernements, russe et français, le dernier moyen de maintenir la paix — comment pouvait-on hésiter encore, même le 30 et le 31 juillet, si réellement on désirait la paix?

Voilà pourquoi, sur ce point encore, la lecture de la très intéressante publication du Foreign Office produit — du moins sur un lecteur russe — une impression des plus pénibles.

Oui, toute la politique de lord Grey à cette époque — correcte, mesurée, sage, circonspecte — était pleine de soucis formels pour le maintien de la paix européenne : notes, lettres, télégrammes, interminables conversations diplomatiques, avec conseils de modération, suggestions pacifiques, projets de médiation etc. Mais, avec tout cela, l'essentiel, le principal, ne fut-il pas oublié — ou, peut-être même, sciemment écarté? Le mot décisif fut-il prononcé à temps? Le « veto de fait » fut-il déclaré à Londres — ce veto qu'on attendait alors de la Grande-Bretagne et qui, selon toutes nos données rétrospectives d'aujourd'hui, eût pu arrêter l'épée germanique à demi tirée du fourreau?

Non. Et pourquoi? On l'ignore. On pourrait même former à

(1) Une lettre de sir Edward Goschen à sir Arthur Nicolson écrite de Berlin en juillet 1914 (et reçue par le destinataire le 5 septembre) contient sous ce rapport un passage bien caractéristique : « Jules Cambon (qui était à cette époque ambassadeur de France à Berlin) is continually scolding me about England keeping her intentions so dark and says that only way by which a general war can be prevented is by Sir E. Grey's stating categorically that England will fight on the side of France and Russia... » N° 677.

(2) R. POINCARÉ, *Les Origines de la guerre*, p. 263.

(3) Voir par exemple la phrase suivante dans la lettre de sir E. Goschen, citée dans notre note précédente : « But I tell him that a statement to that effect at the present stage while it might cause Germany to hesitate, might equally urge Russia on... » Sir E. Grey partageait-il cet avis? « I think it premature, » écrivait-il le 25 juillet (n° 101, *Minutes*, p. 82), « to make any statement to France and Russia yet... » Quant à une déclaration à faire à l'Allemagne, il semble qu'il n'y a jamais pensé!

(1) Il était un des membres les plus actifs de la délégation britannique lors de la Conférence navale de 1909.

(2) N° 101 et 359 du *Livre Bleu*.

ce sujet des hypothèses fort différentes. Mais le juriste n'aime pas à opérer avec des conjectures. Et l'historien n'a, jusqu'à présent, aucune donnée assez convaincante pour se prononcer avec certitude.

Arrêtons-nous donc, pour le moment, devant ce mystérieux silence de l'histoire. Ne l'oublions pas, attendons son éclaircissement.

Disons seulement avec M. de Jagow : *Lord Grey « haïssait » la guerre et néanmoins il l'avait préparée par sa politique et a contribué à son explosion (1).*

Bref, voici ce qui vient à l'esprit comme résumé de notre « paragraphe anglais » des responsabilités morales des origines immédiates de la grande guerre.

Dans un vieux manuscrit syrien des Evangiles, particulièrement précieux pour l'étude des paroles extra-canoniques (mais authentiques) de Notre-Seigneur, des *Agrapha*, on lit cette variante extraordinairement profonde et remarquable d'un texte de saint Matthieu. Je crois, hélas! que cette parole de Jésus peut être appliquée à la conduite du gouvernement britannique au cours de la crise de 1914 :

« Je vous dis que les hommes rendront compte au dernier jour de toute parole méchante qu'ils auront dite et de toute bonne parole qu'ils n'auront pas dite (2). »

Cette « bonne parole » n'avait pas été dite à temps par l'Angleterre, et la plus sanglante des guerres éclata, entraînant dans la lutte la plus grande partie des peuples de l'Europe.

Baron M. DE TAUBE.

Ancien professeur
de l'Université de Saint-Petersbourg
Sénateur, membre du Conseil de l'Empire de Russie

François Mauriac historien de Racine⁽¹⁾

La confrontation est intéressante de ces deux hommes dont l'œuvre raconte les fièvres et l'illogisme des passions et dont la forte imprégnation religieuse est un ferment d'inquiétude plus qu'un apaisement. Ce n'est pas d'ailleurs sans une vive curiosité qu'on attendait la déposition de Mauriac sur le cas Racine. Car il y a un cas Racine pour parler comme Gonzague Truc.

Nous étions bien tranquilles au sujet de Racine : une longue tradition à laquelle il avait lui-même collaboré nous présentait de Racine une image parfaitement équilibrée, à quoi nos yeux s'étaient accoutumés. Qu'il y eût là une bonne part de fiction, cela va de soi : quel est le portrait historique qui n'est pas fait de traits conventionnels? Mais, somme toute, le Racine que nous avions ressemblait fort au Racine réel qui vécut entre 1639 et 1699. Or voilà que dans ce portrait, on a découvert un faux, qu'on l'a saccagé et qu'on a remplacé par une image entièrement nouvelle qui se présente comme la seule véritable. A en croire Masson-Forestier, Racine est un rude Sconin, un tigre, un aventurier des passions dont la vie est pleine de sombres mystères, un hypocrite qui se fit un manteau de la vertu quand le vice l'eût délaissé. Pour Gonzague Truc, ce poète dramatique, qui abandonne la poésie et le théâtre à trente-huit ans, constitue un cas extraordinaire dont il faut trouver l'explication. Et, sous prétexte

(1) *England und der Hriegsausbruch* (Berlin, 1926), p. 53. — Il est curieux que M. Sazonov constate aujourd'hui, lui aussi, que si l'Angleterre avait immédiatement pris position aux côtés de la Russie et de la France, il n'y aurait pas eu de guerre. Voir *Les Annales fatales*, p. 194 et suiv., avec sa polémique contre M. Asquith.

(2) *Palestinian Syriac Lectionary* (ed. by Mrs Lewis) ad *Matth.* XII, 36. Comp. A. RESCH, *Agrapha* (Leipzig, 1906), p. 37.

(1) FRANÇOIS MAURIAU, *la Vie de Jean Racine* (Le Roman des Grandes Existences) Plon édit.

d'atteindre la vérité qui se cache, nos essayistes introduisent le roman dans une vie qui fut, au fond, assez simple.

François Mauriac déclare par contre qu'il s'en tiendra aux faits prouvés et qu'il écarte délibérément le roman. Je suis prêt à l'en féliciter. Mais je m'aperçois vite que s'il élimine le roman en bloc et comme méthode pour atteindre le réel, il le réintègre dans la vie de Racine en menus détails, en fines gouttelettes psychologiques. Ne nous plaignons pas : d'autres nous feront connaître Racine, mais il n'y a encore que Mauriac pour nous révéler Mauriac.

Les pages les plus denses et les plus justes dans son livre sont celles qui racontent l'adolescence de Racine. Mauriac, qui est encore jeune, semble prolonger dans l'âge mûr le génie de l'adolescence; il vit longuement et avec délices ce point climatique de la trentaine où l'homme qui a dépassé certains états fiévreux en garde des souvenirs assez vifs pour les peindre d'une plume brûlante et exacte. Nul de nos écrivains n'a raconté comme lui la grâce équivoque et les malaises de cet âge incertain où l'être humain n'est déjà plus un enfant et n'est pas encore entièrement un homme; il en a tiré des épreuves si nombreuses et si inquiétantes dans leur précision qu'on aimerait le voir s'attacher maintenant à un âge plus rassuré et à plus d'équilibre. Après *Bajazet*, Racine écrit *Iphigénie* et *Mithridate*. En tout cas, ici, sa sensibilité spéciale l'a bien servi et il nous fait sentir présent Racine petit, Racine adolescent, Racine en train de muer.

Racine à dix-huit ans, Racine à Port-Royal, élève de Le Maître de Sacy, Le Lancelot, de Hamon, de Nicole, des maîtres distingués qui l'aiment, se laisse pénétrer par les influences religieuses et littéraires qui l'entourent et l'enveloppent. Que pense-t-il au fond? Il écrit sur Port-Royal des vers enfantins et pieux, et de Port-Royal des lettres vives et assez caustiques. Gardons-nous de voir là une monstruosité : ses vers sont sincères autant que ses lettres; il aime la solitude bénie qui protège son adolescence et cet âge lui apporte des inquiétudes et des impatiences de s'échapper pour voir le monde. Il sort et alors commence entre Port-Royal et lui une âpre bataille qui finira mal. Ses maîtres qui ont fondé sur lui de grandes espérances le regardent toujours comme le petit élève docile; sa tante Sainte-Thécle, une sainte religieuse à l'esprit étroit et vitupérant, essaie de le retenir dans l'atmosphère de Port-Royal avec force conseils, recommandations, reproches et excommunications. Le jeune homme que la vie attire et qui sent bouillonner son génie, voudrait rester fidèle à Port-Royal qu'il aime toujours; mais on lui met la reconnaissance à trop haut prix. Il s'irrite; il déchire les derniers liens; puis il bafoue et il injurie. Il est inexcusable certes; mais il aime encore; s'il n'aimait pas, il ne s'emporterait pas à ce point.

Ayant réglé ses comptes avec Port-Royal qui s'est refusé à tout partage et à tout compromis, Racine se jette tout entier dans la gloire et dans le désordre. Sa gloire, nous la connaissons; elle est faite du succès répété de ses pièces. Mais sa vie privée, dont nous sentons seulement qu'elle est désordonnée, nous échappe. Nous y soupçonnons des drames; et ses derniers biographes usant de documents précis et d'hypothèses romanesques en dessinent quelques-uns. Les hypothèses s'appuient sur la psychologie des pièces de Racine et sur les rapports qu'il est loisible à chacun de nous d'avoir avec les êtres vivants créés par le poète. C'est tout un monde qui s'agit sous nos yeux; d'*Andromaque* à *Phèdre*, en passant par *Britannicus*, *Bajazet*, *Mithridate* et *Iphigénie*, que d'hommes et que de femmes au cœur tumultueux, au regard passionné, viennent solliciter notre curiosité! Sans doute, il suffisait d'avoir lu *Euripide* pour imaginer les fureurs jalouses d'une Hermione ou d'une Phèdre; Tacite révélait un Néron monstrueux à souhait; les mémoires et les histoires de Turquie en disaient assez sur les mœurs du sérail pour suggérer le tempérament d'une Roxane. Mais ce n'est pas seulement de l'histoire refroidie ou une

psychologie générale que nous retrouvons dans tous ces êtres tourmentés; il y a en eux quelque chose de si frémissant et de si direct, nous les sentons tellement palpiter sous le vêtement conventionnel du vers classique, qu'il nous est facile de comprendre qu'il y a ici un écho de la vie du poète. Ces passions qu'il raconte, il n'en a pas seulement appris l'histoire par un autre, il les a vécues, il en a éprouvé la personnalité brûlure. Et on comprend qu'elles ont pu être ses tortures si les sentiments d'un Néron, d'une Roxane, d'une Hermione, pour ne nommer que ces trois, ont traversé son cœur.

Sachons gré à François Mauriac de n'avoir pas obéi à la sollicitation de ces fantômes et de s'être contenté de nous montrer discrètement Racine chez l'empoisonneuse La Voisin et au chevet du lit de mort de La Du Parc. Les deux scènes sont d'ailleurs assez sombremenent suggestives. Pour le reste, il convient de se souvenir que Racine est d'un temps où la vie privée des hommes de lettres n'appartient pas au public et où les écrivains ne songent pas à se raconter dans leurs œuvres. Laissons Racine dans l'obscurité dont il a voulu s'entourer; il est vrai que son fils nous a donné le mauvais exemple, mais c'était son fils.

Et arrivons au cas Racine. En 1677, à trente-huit ans, dans la splendeur de sa maturité, Racine « se convertit », ou, pour parler plus exactement, met ordre à sa conduite, se range, se marie, se réconcilie avec Port-Royal, renonce à écrire des pièces de théâtre et devient un courtisan appliqué et un bourgeois édifiant. Nous comprenons mal aujourd'hui un écrivain illustre qui renoncerait à sa carrière à trente-huit ans, au moment où devenu maître de son art, il doit finalement produire ses plus belles œuvres; et c'est pour cela que nous voyons du mystère dans un geste de Racine où ses contemporains ne songèrent pas à en voir.

Il n'y en a pas en tout cas dans la « conversion » de Racine. Il ne s'agit pas ici d'un incrédule qui retrouve la foi; il s'agit d'un chrétien qui a oublié de conformer sa conduite à sa croyance, qui a eu des « erreurs » de jeunesse, qui en a prolongé les désordres assez avant dans l'âge mûr et qui, vers la quarantaine, s'assagit et se range. Il n'y a là rien d'extraordinaire, à moins qu'on ne veuille établir les artistes dans un monde à part qui n'obéirait pas aux lois communes. Dans la vie des passions, Racine, informé par la religion, avait rencontré honte et amertume; il en venait à rougir de lui-même, et l'âge lui laissait entendre des conseils que le bruit que faisait sa jeunesse l'avait empêché jusqu'alors de percevoir. Comme l'a remarqué Mauriac, s'il y a un démon de midi, il y a aussi un ange de midi dont la voix est insinuante et impérieuse. Racine obéit à cette voix.

Mais la voix de son bon ange ne lui interdisait pas le théâtre. Au moment même où il l'écoutait, il déclarait qu'une pièce comme *Phèdre*, dont le sujet est cependant assez osé, mettait la vertu en pleine lumière et était de nature à réconcilier Port-Royal avec le théâtre. Rien ne l'empêchait donc, dans sa conscience renouvelée, d'écrire des pièces dans le genre de *Phèdre* ou d'*Iphigénie*, ou de traiter des matières nouvelles qui n'auraient pas choqué les oreilles chrétiennes. Il le fit du reste quand il le voulut bien puisqu'il travailla à une *Alceste* et qu'il composa, douze ans plus tard, son *Athalie*.

Comment donc expliquer sa retraite? Ne nous arrêtons pas à la théorie soutenue par Masson-Forestier et appuyée, un moment, par Gonzague Truc: lorsque Racine par lassitude et par l'effet de l'âge renonça aux passions et s'appliqua à vivre une doctrine qui prêche la lutte contre la nature, il aurait du même coup perdu tout son génie. C'est la pensée de Gide qui déclare que le Bien et la Vertu ne sauraient être matière d'art et que le Mal et le Pêché auraient le privilège de fournir à l'artiste son inspiration et ses

sujets. Il faudrait donc exclure de l'Art la *Divine Comédie*, *Polyeucte*, *Athalie* et le *Génie du Christianisme*!

François Mauriac risque une explication moins outrecuidante. Racine, suivant les lois de son tempérament, avait conçu la tragédie comme le dénouement douloureux et catastrophique d'une crise passionnelle. Il s'aperçut après *Phèdre* qu'il avait épuisé sa formule. L'amour et la jalousie et les orages qu'elles provoquent tourment dans un cercle restreint; Racine crut avoir envisagé toutes les combinaisons possibles; ne pouvant plus inventer du neuf, il lui fallait se répéter et prolonger par son savoir-faire, par son adresse technique, un succès qu'il ne devrait plus désormais à son génie créateur. Il n'accepta pas ce qu'il considérait comme une déchéance; il se dit qu'il n'imiterait pas Corneille et qu'il se retirerait à temps, avant d'être flétri par la vieillesse.

Cette hypothèse de Mauriac est d'un artiste et ne manque pas de grandeur. Mais à qui fera-t-on croire que le désir d'éviter la flétrissure de la vieillesse inspirera à un écrivain applaudi la pensée de cesser d'écrire à trente-huit ans? Et Racine avait une connaissance trop fine de l'âme humaine, de l'histoire et du théâtre grec, pour s'imaginer qu'il avait, dans sept pièces, épuisé toutes les combinaisons possibles des passions? Et qu'est-ce qui l'empêchait de se renouveler et de tenter de nouvelles formules comme il le fera plus tard?

Décidément, on se donne beaucoup de mal pour éviter l'explication simple qui paraît trop simple. A l'appel du Roi, qui le faisait gentilhomme et l'invitait à quitter toutes occupations pour se consacrer à sa gloire, Racine délaissa la poésie comme un métier inférieur qui le menait à la fortune pourvu qu'il en sortit. Personne ne s'étonna, en 1677, de ce geste si naturel; n'est-ce pas par snobisme littéraire qu'on s'en étonne aujourd'hui?

Sur d'autres points, la pensée de Mauriac serait intéressante à recueillir; mais elle n'apporte pas sur le sujet des lumières bien nouvelles. En somme, ce livre n'est pas le meilleur de ses livres et on y sent un peu de contrainte. Comme il ne sait que son cœur il n'est à l'aise qu'avec les êtres qu'il a créés en leur donnant son cœur. Et ce qu'il y a de meilleur dans sa *Vie de Racine*, c'est encore ce qu'il y a de lui-même. Il faut la lire non pas pour connaître mieux Racine mais pour connaître mieux Mauriac.

J. CALVET.

Tarifs actuels pour l'étranger

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif) 10 belgas
- II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 11 belgas
- III. — Pour le Congo belge 12 belgas
- IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur 17 belgas
- V. — Pour tous les autres pays 20 belgas

Le prochain centenaire d'Ernest Hello⁽¹⁾

On a essayé de faire croire aux hommes que les gens d'opinion moyenne sont ici-bas les représentants du bon sens, de la mesure, tandis que ceux qui professent des convictions absolues seraient des exaltés, des excessifs, des déséquilibrés. Illusion et trompe-l'œil, s'écrie Hello. Le bon sens, la mesure et l'équilibre sont le propre de la vérité et de l'ordre.

Les grands esprits qui ont vécu dans la lumière du pur catholicisme ont été des types de bon sens, de mesure et d'équilibre : comparez un saint Thomas d'Aquin aux princes de la philosophie sophistique, un Kant, un Hegel. Comparez les maîtres de la littérature française du XVII^e siècle, un Bossuet, un Corneille, un Racine, un Pascal, aux épigones du romantisme et du réalisme, un Hugo, un Musset, un Balzac, un Flaubert.

Car Hello n'a pas négligé ces comparaisons. Dans *Philosophie et athéisme*, il s'en est pris surtout à Hegel. Dans mainte page de ses livres, *L'Homme*, les *Plateaux de la balance*, il a traité de l'art qui fut un de ses grands sujets de méditation et il a tenté de définir son idéal esthétique :

« D'où viennent, écrit-il, les fautes contre le bon sens? Elles viennent de la prédominance exclusive et jalouse d'une de nos facultés au préjudice des autres.

« L'orgueil, qui tire tout à lui, ruine la justice, parce qu'il méconnaît les droits d'autrui. C'est le rayon qui veut se faire centre.

« La folie vient presque toujours d'une idée fixe qui méconnaît le droit des autres idées. (Lisez ce qu'Hello a écrit d'Hamlet.)

« L'imagination, qui doit donner aux objets, dans l'âme et dans le style, leur couleur, l'imagination qui prépare aux souverains rêvés leur manteau de pourpre et d'or, l'imagination qui donne à l'intelligence la richesse et la splendeur, pourvu que l'intelligence existe, saine, robuste, active et nourrie, peut aussi, si l'intelligence est trop faible pour supporter ses dons, l'étouffer, au lieu de l'orner, sous des parures écrasantes. (Voyez l'article d'Hello sur V. Hugo.)

« La loi de l'équilibre a été violée. Le bon sens manque. Le bon sens, qui ressemble dans l'ordre intellectuel à ce qu'est dans l'ordre de la mécanique l'équilibre, ressemble aussi à ce qu'est, dans l'ordre physiologique, la santé. La santé est l'équilibre des forces, la maladie est la diminution de l'équilibre; la mort est sa rupture (2).

Ce serait se méprendre que de s'imaginer Hello enseignant à comprimer nos désirs, à nous rapetisser et à nous recroqueviller.

Au contraire, il proclame que l'homme est fait pour se dilater, mais dans l'ordre. Il proteste contre l'idée fautive que se font beaucoup de gens de la moralité, de la vertu et du bien. « On recommande quelquefois aux hommes, dit-il, de borner leurs désirs. Conseil stupide, absurde, infâme! Nos désirs sont faits pour se dilater dans l'infini (3).

Et encore : « Les gens qui parlent au nom du bon sens, comme nous venons d'entendre parler Walter Scott, compromettent le bon sens. Ce sont eux peut-être qui donnent à beaucoup de jeunes gens le goût de la folie, en leur faisant croire que le sens commun est un sot. Pour guérir les hommes de la folie, le vrai moyen, l'unique moyen est de leur montrer que toute beauté, tout amour réside dans l'ordre, que l'ordre est la loi qui régit tout, surtout la splendeur, surtout le feu (4).

« Il y a des gens, écrit Hello, qui voudraient faire croire que les criminels sont de grandes âmes, ardentes et égarées, qui ont envahi les domaines du mal, parce qu'elles étaient trop grandes pour être emprisonnées dans le bien. On fait croire facilement ces choses-là au pauvre monde : la vérité est qu'en général les criminels sont des hommes mous, flasques, froids, qui glissent dans la boue et qui glissent dans le sang.

(1) Voir *La revue* du 1^{er} juin.

(2) Cité par SERRE, p. 75.

(3) Cité par SERRE, *op. cit.*, p. 344.

(4) *Plateaux de la balance*, p. 353.

« L'erreur dit souvent à l'homme : donne, si tu le veux, ton approbation à la vérité, à la bonté, à la pureté, à la sainteté, mais donne-moi ton admiration, car je suis la révolte et la révolte est belle.

« Voilà le mensonge qu'il faudrait marquer d'un fer rouge. La révolte! C'est elle qui a fait de l'Ange admirable, de Lucifer le Magnifique, ce monstre que nul de nous ne pourrait voir sans mourir, tant il est laid! Laid, entendez-vous, laid! Je ne dis pas seulement coupable, je dis laid! Les mélodrames de 1830, dont le goût semble revenir, croient la vertu *bonne* et le crime *beau* (1).

Intelligence tout orientée vers les principes et la synthèse, Hello est un écrivain-philosophe, la philosophie étant la science des principes et la synthèse par excellence. Non qu'il se soit attaché à développer dans ses ouvrages un système de philosophie complet, coordonné et méthodique; il préfère retenir, au jour le jour, ce qui le frappe dans la philosophie catholique et faire d'un axiome une application originale aux événements contemporains (2).

Écoutez par exemple ces quelques lignes où Hello énonce ses idées sur le problème des rapports de l'Orient et de l'Occident, problème de tous les temps où l'on pourrait trouver l'axe d'une histoire universelle, problème qui se pose à nouveau de nos jours avec une acuité extrême, puisque les ouvrages se multiplient où l'on oppose l'Orient et l'Occident, où l'on traite de la défense de l'Occident et du danger d'une invasion orientale.

« Dans les moments les plus vulgaires de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident semblent s'oublier.

« Dans les moments les plus solennels de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident se regardent.

« Dans les moments décisifs, l'Orient et l'Occident se touchent.

« La question qui unit et qui divise les Orientaux et les Occidentaux est bien supérieure à une question politique. Elle est de nombre de celles que la Providence s'est réservées. Elle a les caractères d'un secret, et je dirai presque qu'elle a les proportions d'un mystère.

« En général, l'analyse est plus spécialement le domaine de l'homme; la synthèse touche de plus près les choses divines...

« L'Orient et l'Occident s'appellent. S'ils s'unissaient, l'Occident entrerait dans le repos, l'Orient dans le travail.

« Les fils de Noë se retrouveraient en présence, à genoux sous la même bénédiction (3).

Et encore :

« L'Europe pèse sur elle-même parce que le temps est venu pour elle de se donner et de se répandre.

« Voici une loi générale : l'individu qui ne pense qu'à lui se ruine, s'affaisse, se consume, se détruit... Or, il y a en ce moment, dans le XIX^e siècle, quelqu'un qui s'affaisse, c'est l'Europe.

« L'Europe penche la tête parce qu'elle s'affaiblit. L'Europe s'affaiblit parce qu'elle ne fait pas tout son ouvrage.

« Son ouvrage, c'est la civilisation du monde entier.

« Elle pèse sur elle-même, parce que le temps est venu pour elle de se donner et de se répandre.

« Pour se sauver, il faut qu'elle tende la main à ceux qui meurent faute de nourriture, il faut qu'elle fasse à l'Orient l'aumône de la civilisation. Son égoïsme serait son arrêt de mort. Elle n'a pas de travail à donner à tous les bras qui en demandent, parce que l'Occident ne suffit pas, et les bras qui demeurent inactifs devraient se tourner vers l'Orient.

« En Orient, tout est à faire. L'Orient demande pour se régénérer les hommes dont l'Occident ne sait que faire et que l'Europe ne sait comment nourrir.

« Toute loi morale a son retentissement dans le monde matériel.

Plus encore qu'en philosophie, Hello se sent chez lui en théologie et surtout chez les mystiques. Il traduit Angèle de Foligno

(1) Cité par SERRE, *op. cit.*, p. 247.

(2) M. STANISLAS FUMET au cours d'une étude sur la *Philosophie d'Ernest Hello* publiée dans la collection *le Roseau d'Or*, n^o 20 (Paris, Plon 1927), a bien mis en lumière les caractères qui donnent à ses exposés philosophiques une physionomie originale.

(3) *Le siècle* : Un regard à l'Orient.

et Ruysbroeck l'Admirable. La conquête et la possession de la vie contemplative l'enchantent. Les magnificences du symbolisme catholique qui abondent chez nos mystiques font la joie perpétuelle de son esprit et de son cœur.

Comment d'ailleurs, affamé d'absolue beauté, Hello n'eût-il pas fait ses délices de la vie des saints? L'un de ses plus beaux livres, à mon sens, est celui qui a pour titre *Physionomie des saints*.

Ce ne sont que des coups de crayon, non des biographies, mais des coups d'un crayon manié d'une main sûre, comme qui dirait la main d'un de ces grands dessinateurs qui, en trois ou quatre traits font parler une figure. C'est toute une galerie où s'alignent des médaillons très divers. Rien de ces fadeurs monotones qui discréditent certaine littérature hagiographique. Ce sont bien des saints, mais des saints vivants, réels, présentant chacun ses traits caractéristiques.

Barbey d'Aurevilly, annonçant ce livre en ce style splendide de Campéador qu'il était seul à manier, ce style qui incruste la pensée, qui donne aux comparaisons des flamboiements de pierres précieuses ou des chatoiements d'étoffes rares, Barbey le félicitait de n'avoir pas « embourgeoisé » les saints — « ce qui est pis, ajoutait-il, que de les encanailler ». « Comme on prend le taureau par les cornes, ajoutait-il, quand on n'a pas peur et qu'on se fie à sa force, il a pris les saints par leur auréole pour nous les montrer mieux, et cela lui a porté bonheur car il semble — écoutez le magicien de style qu'était Barbey — il semble qu'il lui soit resté sur les mains de l'or pur de leur auréole. »

Voici la préface de ce livre :

« Ce siècle est un combat, un fracas, un éclat, un tumulte.

« Souffrez que je vous présente en ce moment quelques hommes pacifiques. Car il y en eut; à regarder le monde, on est tout près de s'en étonner. Il y eut des Pacifiques. Parmi eux plusieurs ont reçu une dénomination singulière, officielle et s'appellent des saints.

« Des saints! Souffrez que je vous arrête un instant sur ce mot. Des saints! oubliez les hommes dans le sens où il le faut pour vous souvenir de l'homme. Souvenez-vous de vous-même. Regardez votre abîme. Pour qu'un homme devienne un saint, songez à ce qu'il faut qu'il se passe. Pourtant ce fait s'est accompli. S'il s'était accompli une seule fois, l'attention serait peut-être plus facilement fixée sur lui. Mais il est arrivé souvent. Souvent! Quel mot pour une telle chose? Et on peut dire des saints comme des astres! *Assiduitate vixerunt*. Une des grandes erreurs du monde consiste à se figurer les saints comme des êtres complètement étrangers à l'humanité, comme des figures de cire, toutes coulées dans le même moule. C'est contre cette erreur que j'ai voulu particulièrement lutter.

« Le monde surnaturel comme le monde naturel contient l'unité dans la variété, et tel est le sens du mot : *Univers*.

« Les élus différent en intelligence, en aptitude, en vocation. Ils ont des dons différents, des grâces différentes. Et pourtant, une ressemblance invincible réside au fond de ces différences énormes. Ils portent tous une certaine marque, la marque du même Dieu. Leurs vies, prodigieusement différentes entre elles, contiennent, en diverses langues, le même enseignement. Ces vies si diverses, ne sont jamais contradictoires. Elles sont liées à l'Histoire; elles sont mêlées à ses innombrables complications, et cependant la pureté de l'enseignement qu'elles apportent est intacte absolument.

« J'ai réuni, dans ce volume, les figures les plus différentes. Il y en a de célèbres, il y en a d'oubliées. Elles sont échelonnées à tous les degrés de l'échelle. Travaux, épreuves, occupations, vocations, vie intérieure, vie extérieure, luttes du dedans, luttes du dehors, état social, siècle, situation, mille choses différentes en elles et autour d'elles; et plus elles sont diverses, plus vous verrez éclater en elles le principe d'unité qui leur donne la vie. Elles ont la même foi; elles chantent toutes, et c'est le même *Credo* qu'elles chantent. A travers le temps et l'espace, sur le trône, dans le cloître ou dans le désert, elles chantent le même *Credo*.

« Hommes du XIX^e siècle, est-ce que l'unanimité ne vous étonne pas?

« J'ai essayé de rendre ces deux choses fidèlement. J'ai essayé de rendre les ressemblances et les différences de ces physionomies. Ce ne sont pas des vies que je raconte, ce sont des physionomies que j'esquisse.

« J'ai essayé de montrer que plusieurs Saints sont plusieurs hommes, et qu'il n'y a qu'un seul Evangile.

« J'ai pris, pour dire ces choses immortelles, et tranquilles, l'heure où le monde passe, faisant son fracas.

« Un des caractères de l'Eglise catholique, c'est son invincible calme. Ce calme n'est pas la froideur. Elle aime les hommes, mais elle ne se laisse pas séduire par leurs faiblesses. Au milieu des tonnerres et des canons, elle célèbre l'invincible gloire des Pacifiques, et elle la célèbre en la chantant. Les montagnes du monde peuvent s'écrouler les unes sur les autres. Si c'est ce jour-là la fête d'une petite bergère, de sainte Germaine, par exemple, elle célébrera la petite bergère avec le calme immuable qui lui vient de l'Eternité. Quelque bruit que fassent autour d'elle les peuples et les rois, elle n'oubliera pas un de ses pauvres, un de ses mendians, un de ses martyrs. Les siècles n'y font rien, pas plus que les tonnerres. Pendant que les tonnerres grondent, elle remontera le cours des siècles pour célébrer la gloire immortelle de quelque jeune fille inconnue pendant sa vie, et morte il y a plus de mille ans.

« C'est en vain que le monde s'écroule. L'Eglise compte ses jours par ses fêtes. Elle n'oubliera pas un de ses vieillards, pas un de ses enfants, pas une de ses vierges, pas un de ses solitaires. Vous la maudissez. Elle chante. Rien n'endormira et rien n'épouvantera son invincible mémoire. »

Ignoré de beaucoup, ce livre devrait occuper une place d'honneur dans la bibliothèque de tout catholique instruit : c'est un écrin où, dès qu'on l'ouvre, rayonnent les feux des plus purs joyaux, feux aveuglants ou amortis, caressants ou projetant au loin un éclat intense : saint Augustin, le génie universel, si humain en même temps que sublime, saint Jean Chrysostome, dont l'éloquence sait se faire familière et pénétrante; saint Joseph, l'homme du silence et tant d'autres!

« Saint Joseph, l'ombre du Père! Celui sur qui l'ombre du Père tombait épaisse et profonde; Saint Joseph, l'homme du silence; celui de qui la parole approche à peine! L'Evangile ne dit de lui que quelques mots : « C'était un homme juste! » L'Evangile, si sobre de paroles, devient encore plus sobre quand il s'agit de saint Joseph. On disait que cet homme, enveloppé de silence, inspire le silence. Le silence de saint Joseph fait le silence autour de saint Joseph. Le silence est sa louange, son génie, son atmosphère. Là où il est, le silence règne...

« Jusqu'où a-t-il pénétré dans l'intimité de Dieu? Nous ne le savons pas; mais nous sommes pénétrés, au milieu du bruit qui nous entoure, par le sentiment de la paix immense dans laquelle s'écoula sa vie : le contraste semble chargé de nous révéler la grandeur cachée des choses. Beaucoup parlent qui n'ont rien à dire et dissimulent, sous le fracas de leur langage et la turbulence de leur vie, le néant de leurs pensées et de leurs sentiments. Saint Joseph, qui a tant à dire, saint Joseph ne parle pas. »

* * *

Et voici qu'Hello qui s'en est pris aux philosophes, aux mystiques, aux saints, monte encore et s'en prend à Dieu; et il écrit : *Paroles de Dieu*, le pendant de *Physionomie de Saints*, sorte de commentaire de textes de l'Ecriture sainte, suite d'esquisses évocatrices, suggestives de longues et graves pensées, fenêtres ouvertes sur des perspectives immenses, pages de belles envolées lyriques. Peu d'écrivains ont aussi bien compris et rendu le pittoresque, la simplicité et la profonde intimité réunies dans l'Ecriture sainte.

Ecoutez comment Hello célèbre l'union de ces qualités :

« Les tableaux de l'Ecriture sont ainsi faits qu'on les voit en les lisant, bien que jamais le texte ne vise à les montrer. Jamais un détail n'est là qui y soit pour le tableau : tout est pour le sens, pour la chose elle-même; mais le tableau se fait dans l'esprit du lecteur, à cause de l'étonnante réalité des personnes et des choses. Le fait est si vrai qu'il se montre sans penser à se faire voir. On dirait que sa mystérieuse et symbolique signification ajoute quelque chose, même à la réalité littérale. Les personnages sont d'autant plus vivants qu'ils figurent des réalités plus hautes. Leur stature paraît énorme, et les paroles qui sortent de leur bouche sont des paroles familières. Mais cette familiarité semble venir de la communion universelle des choses. Les hommes sont familiers; mais la réunion des mondes semble constituer leur

famille. « Une étoile se lèvera », dit Balaam; et nous sentons que les siècles prêtent l'oreille, et que la création se dresse pour attendre : l'Etoile de la mer se lèvera en Judée, et les générations l'appelleront bienheureuse. »

« Dans l'Écriture en général, dans le livre d'Esther, dans le Cantique des Cantiques en particulier, deux caractères me frappent, deux caractères que l'on ne s'attend pas à rencontrer ensemble : l'austérité et l'enivrement. Le mystère de la création, la chute de l'homme, l'horreur du péché, l'horreur de la mort, la caducité des choses, la vanité de ce qui est humain, la splendeur de la lumière voisine de la naissance, les souvenirs du Paradis, les terreurs de l'exil, les larmes et la sérénité, la majesté du Voisinage de Jéhovah, la sainteté de son nom terrible, les crimes et les souillures à travers lesquels passe la parole sacrée sans rien perdre de sa pureté inviolable, comme la lumière passe à travers les ruisseaux sans ternir ses rayons, toutes les fanges et toutes les hontes, tous les repentirs, toutes les impénitences, toutes les duretés de la terre, toute la pourriture du tombeau à chaque instant montrée aux puissants et aux rois, toutes les chutes des trônes, tous les défis lancés à la créature vaniteuse et impuissante, tout cela se mêle aux destinées du peuple de Dieu, et nous voyons resplendir ensemble, à travers les sourires et les larmes, parmi les lamentations de Jérémie, les pleurs de David et les sanglots de Madeleine, nous voyons resplendir et monter au ciel, dans le péle-mêle du champ de bataille, l'éclat et les parfums de cet Orient sacré.

« Et jamais le texte ne perd son calme terrible. Il est simple, grave, brûlant et solennel comme un souvenir de la Patrie. (1) »

« Considérez ce texte bref de l'Exode « Moïse conduisait son troupeau aux intérieurs du désert et arriva à la montagne de Dieu, à la montagne d'Horeb » et voyez comme Hello le déploie en un commentaire de grandiose poésie.

« L'âme conduit son troupeau dans le désert quand, prenant avec elle tous les animaux qu'elle garde, — et plus elle est élevée, plus les animaux sont spirituels — elle s'en va loin des hommes.

« Les animaux sont en ce cas les types des créatures. C'est le multiple considéré dans l'unité. Les animaux forment un seul troupeau. Quand le multiple est pris en mauvais part, il s'appelle *légion*; en bonne part, il s'appelle *troupeau*.

« L'âme va non seulement au Désert, mais à l'intérieur du Désert. Le Désert a ses degrés qui sont ses profondeurs. Le Désert, par son extérieur, touche aux pays habités par les hommes. Il a encore là avec eux des relations; mais quand l'âme quitte les abords des lieux habités, elle va dans les profondeurs du Désert, et le Désert est très profond.

« Mais Moïse ne va pas seulement à l'intérieur du Désert, il va aux intérieurs, aux lieux intérieurs; INTERIORA, le pluriel, et, de plus, le pluriel neutre.

« Les lieux où il va sont profonds; l'âme creuse « elle ne se contente pas de regarder l'intérieur du Désert, elle l'explore ». Dans l'intérieur, elle découvre des intérieurs; les abîmes s'ouvrent sous les abîmes. On dirait des effondrements. Le Désert s'ouvre plus vaste qu'elle ne le savait, plus profond, plus caché, plus lointain. Des perspectives non soupçonnées se découvrent au fond de lui, et, derrière ces perspectives, voici d'autres perspectives. Le Désert se multiplie par lui-même; ce qui était son intérieur n'est plus que son enveloppe. Vous vous êtes cru arrivé au cœur, vous ne faisiez que toucher la peau. Quand vous arriverez au cœur, le frisson vous prendra, et quand vous croirez avoir exploré le cœur, le cœur s'effondrera, et le cœur du cœur apparaîtra.

« Vous vous êtes cru encore une fois au terme du voyage, vous n'êtes pas encore parti. Et plus vous vous abîmerez dans le cœur de l'abîme, plus vous vous apercevrez que vous êtes encore à la surface.

« Tout à l'heure vous avez pris l'extérieur pour l'intérieur; maintenant vous prenez l'intérieur pour l'extérieur; mais cette seconde illusion n'en est pas une. C'est le commencement de la lumière. Plus vous collerez votre oreille sur le cœur du Désert, plus vous le sentirez palpiter loin de vous. Plus vous le serrerez, plus il vous échappera, et la rapidité de sa fuite n'aura pour mesure que la violence de votre attrait.

« Celui qu'il s'agit de trouver est immense; il faut être délivré de tout, pour faire vers lui les premiers pas, et son approche est

indiquée par l'horreur des ténèbres qu'il a prises pour retraite. Entendez-vous siffler les ténèbres comme le vent dans la tempête?

— Pas encore. — Allez plus loin, plus loin. — Je suis plus loin, plus loin, et je n'entends pas encore le sifflement des ténèbres. — Allez plus loin, plus loin et ne regardez pas en arrière : derrière vous brûle Sodome. — Souvenez-vous de la femme de Loth. — Je ne me retourne pas et cependant je n'entends pas le sifflement des ténèbres. Oubliez la fumée qui sortait, vers le soir, de la demeure où vous avez dormi enfant.

« J'ai oublié la fumée qui sortait, vers le soir, de la demeure où j'ai dormi enfant.

« Oubliez l'Égypte et même la fille de Pharaon.

« J'ai oublié l'Égypte et la fille de Pharaon.

« Oubliez le Nil et les rivages et les roseaux et les couchers du soleil.

« Qu'est-ce qu'il faut donc oublier?

« Il faut oublier le nom de ceux que vous avez servis dans la terre de l'Erreur, car la Vérité est jalouse.

« J'ai oublié le nom de ceux que j'ai servis dans la terre de l'Erreur et la jalousie de la Vérité n'a pas encore dit à mon oreille insensible : Ephpheta, ouvre-toi.

« Alors, je ne sais plus ce qu'il faut dire.

« Va devant toi, sans rien comprendre. Oublie mes paroles, dès que tu les auras entendues, et va devant toi, au hasard, sans boussole. Si tu vois une marque faite sur le sable, prends la fuite et dis au sable du Désert : je te veux intact; dis-moi où nul pied ne t'a touché. Regarde le sable tout seul; que le sable soit ton océan; ne demande pas à l'horizon quelle est, au juste, la ligne qui sépare le sable du ciel; laisse le sable jaune et le ciel bleu s'arranger ensemble comme ils l'entendent. Ne t'inquiète de rien, ne cherche plus, marche : si tu entends craquer le sable, et rugir les lions, ne te détourne pas : marche. Si les grands oiseaux du Désert fendent de leur vol silencieux le ciel énorme, ne les regarde pas, marche. Si leur ombre noire tache le sable jaune, ne t'arrête pas pour le regarder, marche. Laisse l'ombre et laisse le ciel; oublie le noir, oublie le bleu. Ne regarde que le sable jaune, enferme-toi dans son cœur.

« Je me suis enfoncé dans son cœur, et cependant je n'entends pas le sifflement des ténèbres.

« Oublie maintenant la couleur du sable.

« J'ai oublié la couleur du sable.

« Maintenant, écoute le silence.

« J'écoute le silence, le silence fils du Désert.

« Je lui dis : Qui es-tu? Il répond dans son langage : je suis le Verbe du Désert.

« Maintenant enfonce-toi dans le silence des silences, comme tu t'es enfoncé dans le Désert des Déserts.

« Plonge le glaive sacré dans la poitrine du silence. Ouvre-lui le cœur et, au fond du cœur, cherche le cœur du cœur.

« Plonge dans l'Océan du silence jusqu'à ce que tu ne sois arrêté par le fond de l'abîme, par la Pierre qui supporte l'Océan, la Pierre que nul n'a vue, éternellement garantie par la profondeur contre l'attente des regards, et quand tu auras heurté la pierre, colle ton oreille contre celle que rien n'a jamais touchée.

« Tire ta chaussure, car la terre sur laquelle tu marches est sacrée » (1).

On a dit, avec raison, qu'Hello a été l'homme des étonnements. Nous passons, insouciant, à côté des plus grandes choses parce que nous sommes absorbés par la bagatelle. Hello s'est dégagé de l'ensorcellement de la bagatelle. — comme dit, je crois, Bossuet; il s'arrête émerveillé et contemple. Il s'étonne et il admire; l'admiration étant l'étonnement que nous inspire la beauté.

Son étonnement se traduisit une fois dans une parole prophétique demeurée célèbre. Henri Lasserre, l'historien de Notre-Dame de Lourdes, ami intime d'Hello, nous conte l'incident :

« C'était aux plus beaux jours du Second Empire et d'une corruption morale qui peut-être nous a valu nos défaites et ce qui les a suivies. Corruption dorée, qui souriait à l'Europe dans les fêtes splendides de l'Exposition de 1867, en pleine prospérité, en plein triomphe.

« Travaillant dur, semaine et dimanche; vendant cher, gagnant

(1) Paroles de Dieu, pp. 264 et ss. *Le symbolisme dans l'Écriture*.

(1) Paroles de Dieu, pp. 45 et ss. Moïse et l'intérieur du désert.

gros; contents de sentir le sol solide sous leurs pieds, les labourers labouraient, les commerçants commerçaient, les agioteurs agiotoient. Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes.

« C'est alors qu'errant un jour avec un camarade dans les jardins cosmopolites de l'Universelle Exposition, je rencontrai un homme. Oui, c'était un homme. Sa tête, étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épais, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure que les hommes ont appelée le génie. Le front était vaste comme la pensée. Le dos légèrement voûté comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible univers.

« Cet homme m'aborde, et, faisant un geste fatidique, me dit gravement ce seul mot :

« — Mon ami, je m'étonne.

« Je le regardai comme pour lui demander ce qui causait sa stupeur, car c'était bien la stupeur que traduisaient manifestement les traits assombrés de sa vivante physionomie. Il reprit :

« — Je viens de passer devant les Tuileries, et elles ne brûlent pas encore ! »

« Cet homme, c'était Hello.

« — Il est fou, me dit mon compagnon.

« Hélas! le fou était un prophète (1). »

Aux yeux de la masse qui s'agite, rit, bavarde, discute et se dispute pour des niaiseries, ce ne pouvait être qu'un pauvre fou en effet, cet écrivain qui a paraphrasé en des pages merveilleuses la beauté incomparable des larmes et du silence.

« Les larmes, écrit-il, sont le langage le plus profond du cœur, le signe le plus intime de l'intimité humaine. Or, les larmes sont précisément, pour quelques âmes superbes, la langue qu'elles parlent quand elles parlent à Dieu, quand elles parlent de Dieu. Langue magnifique et universelle, victorieuse de Babel et de la confusion!... Les larmes arrivent quand la parole cesse, elles expriment l'ineffable. C'est pourquoi elles conviennent spécialement quand c'est de Dieu qu'il s'agit; et sainte Rose de Lima, qui ne savait peut-être pas à quelle hauteur philosophique était placée sa remarque, disait que les larmes appartiennent à Dieu, et qu'il faut les réserver pour Lui seul (2). » Voilà l'éloquence des larmes; voici l'éloquence — non moins haute — du silence :

« Quand, dit Hello, les paroles humaines, appelées tour à tour par l'homme, se réunissent, se déclarant les unes après les autres incapables d'exprimer le fond de son âme, alors l'homme tombe à genoux; et, du fond de l'abîme, le silence s'élève en lui. Et, comme il part du fond de l'abîme, le silence perce les nuages, il monte au trône de Celui qui a pris les ténèbres pour retraite; il monte au trône de Dieu avec les parfums de la nuit.

« Le silence ressemble à un hommage rendu à l'inexprimable. C'est l'abdication de la parole devant l'Insondable et devant l'Immense (3). »

Pressentant sa mort prochaine, en mai 1885, Ernest Hello, le chantre du silence, entra dans un grand silence entrecoupé seulement de paroles de consolations à la compagnie de sa vie, à la confidente de ses pensées.

Ayant reçu les Sacraments de l'Eglise, il prononça ces mots qui expriment tout le philosophe :

« Je remonte au Principe. »

Il murmura : « Adieu! », reprit d'une voix forte : « Adieu! », c'était tout le chrétien.

On raconte qu'aux derniers jours de sa vie, cinq hirondelles, entrées par la fenêtre ouverte, vinrent se percher sur le lit du malade et s'y retrouvèrent chaque jour jusqu'au moment de sa mort où elles prirent leur vol vers le ciel.

Hello fut enterré en la terre bretonne qu'il avait aimée. Sa tombe est simple comme fut simple sa vie; elle regarde la mer ainsi que la tombe de Chateaubriand, mais n'a rien de l'emphase où le héraut du romantisme affectionné de se draper; elle est digne de l'homme dont la dépouille mortelle dort là, attendant, sous le signe de la croix, la résurrection promise et certaine en laquelle il avait superbement affirmé sa foi lorsqu'il écrivait, durant les semaines heureuses passées quelque temps avant sa mort au

petit village ardennais de Rubigny, cette page qui mérite d'être tenue pour son testament spirituel et qui sera la conclusion de cette causerie.

« 5 mai Rubigny.

« *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Per manus Mariæ matris.*

« Ce désir immense et indéterminé qui m'a toujours séparé de toutes les créatures, ce trait de feu qui passait entre moi et les enfants de mon âge, cet acte sans nom qui écrasait tous les actes nommés et me précipitait dans un hymne où personne ne me suivait, et où mourait le souvenir des joies connues et des beautés connues devant celui de la joie inconnue et de la beauté inconnue qui m'attendait quelque part, faisait battre mon cœur depuis l'éternité, comme à l'instant d'un rendez-vous; cette impuissance de me satisfaire, ce dégoût inexprimable de la limite, même éloignée, tout cela, c'est le fond du cœur de l'homme, c'est-à-dire le désir de voir la face de Dieu. Sa face, c'est sa gloire... Et sa face, je vais la voir, sur la terre, car je l'ai désirée. Amen, alleluia!

« Je vais la voir et tomber mort; puis je me relèverai revêtu de sa ressemblance, et alors, je parlerai (1). »

GEORGES LEGRAND.

La « Plante qui fait les yeux émerveillés » (2)

De tous temps et en tous pays, certaines plantes ont joué un rôle important dans les cérémonies religieuses et dans les rites magiques : notre première leçon d'histoire nous a fait connaître la vénération accordée au gui par les anciens Gaulois. Mais, parmi les végétaux utilisés le plus souvent en sorcellerie, figuraient plus particulièrement ceux dont l'absorption provoquait des phénomènes hallucinatoires, telles les solanées. Rappelons-vous le procès de Katheline la sorcière dans *Ulenpiegel* : on trouve cousue dans ses vêtements la formule d'un onguent magique : « stramonium, solanum somniferum, jusquiame, opium, les somnités fraîches du chanvre, belladone et datura ». Ces plantes permettaient aux sorcières que Satan ne daignait pas autoriser à assister corporellement au sabbat, de prendre part en esprit aux rites diaboliques. *Ulenpiegel* et Nele, ayant absorbé la mixture préparée par Katheline, raconte de Coster, « s'élançèrent dans le vide et sentirent l'air les porter comme l'eau fait aux navires... Ils posèrent le pied sur Sirius... puis de là, ils furent jetés sur le pôle ». Ils virent le géant Hiver, entouré d'ours et de phoques; puis apparut Lucifer, le roi Printemps, autour duquel vinrent se grouper les génies de la terre et de l'eau, les esprits des bois et les filles-fleurs.

En Orient, une autre plante, le haschich ou chanvre indien aurait, d'après Marco Polo, été employé dans un but analogue. C'est grâce à lui que Hassan, le « Vieux de la Montagne », avait recruté une bande de fanatiques qui lui étaient dévoués jusqu'au crime : les haschischins (d'où dériverait le mot : assassin). Il les soumettait à l'action du chanvre indien, qui déterminait chez eux un état d'ivresse au cours duquel ils se croyaient transportés dans des palais où tout n'était que richesses et plaisirs. Lorsque leur ivresse cessait, il leur annonçait qu'ils venaient d'entrevoir le paradis qui leur appartiendrait après leur mort s'ils l'avaient bien servi.

(1) Cité par SERRÉ, *op. cit.*, pp. 121-122.

(2) *Philosophie et athéisme*, p. 164.

(3) *Physionomie de saints*, pp. 140, 148.

(1) Cité par SERRÉ, p. 198.

(2) *La Plante qui fait les yeux émerveillés*. — *Le Peyoll*, par M. ALEXANDRE ROUHER, Paris, G. Doit, 1927.

La sorcellerie a disparu de nos régions et, avec elle, l'usage magique des solanées. Le haschisch n'est plus utilisé que par les toxicomanes. Cependant, chez certains Indiens du Mexique et du sud des Etats-Unis, une plante est encore l'objet d'un culte religieux et sa récolte s'entoure d'un cérémonial particulier : c'est le Peyotl ou Hicouri. Ces rites existent depuis la période précolombienne. La vénération dont la plante est l'objet est due à l'ivresse hallucinatoire qu'elle détermine.

Le peyotl est un petit cactus sans épines qu'on rencontre en abondance sur les collines pierreuses et les pentes dénudées des montagnes du Mexique central et septentrional. C'est une plante longue de 15 à 20 centimètres, dont la forme générale est un peu celle d'un clou de girofle. Elle est constituée par une racine épaisse, pivotante, longue de 10 à 12 centimètres; par une tige cylindrique, plissée horizontalement, qui mesure 2 à 6 centimètres de longueur; enfin par une tête renflée, tubéreuse, épaisse de 2 centimètres environ et large de 2 à 8 centimètres. Cette tête est garnie d'un coussinet de poils blancs et soyeux et porte, après la saison des grandes pluies, de petites fleurs solitaires roses ou jaunâtres.

Pour la consommation, la plante est découpée en tranches qui, desséchées, portent le nom de « mescal-buttons ». C'est sous cette forme qu'elle est ingérée.

Le culte du peyotl remonterait à la plus haute antiquité. D'après les Indiens Huichols, il fut révélé à leurs ancêtres par Tama's Pariké, le « frère aîné », dieu des vents et de la pluie. Celui-ci apparut un jour à des chasseurs sous la forme d'un daim et disparut sous la figure d'un hicouri. Dans ses traces apparurent cinq peyotls que les chasseurs mangèrent. Une légende tarahumare célèbre la puissance du peyotl : « Un jour, l'Ours et le Peyotl se rencontrèrent dans une caverne. Le premier dit au second : « Fumons et combattons ensuite. » Ils fumèrent et combattirent et l'Hicouri fut plus fort que l'Ours. Lorsqu'il l'eût étendu, il lui enleva tout l'air du corps. Puis il lui dit : « Fumons et combattons de nouveau! » Ainsi firent-ils : de nouveau l'Hicouri étendit l'Ours. Celui-ci se mit à pleurer sur une pierre, puis s'en fut et ne revint jamais. »

L'histoire confirme l'ancienneté de l'usage du peyotl. Le moine B. de Sahagun en parle dans son *Historia de las Cosas de la Nueva Espana* (1560), et le docteur Cardenas écrit, en 1591, que le peyotl « montre le diable (à ceux qui en font usage) et même leur fait connaître les choses à venir, ce qui est la marque de la ruse de Satan dont le rôle est de tromper, avec la permission divine, le misérable qui en use en de semblables occasions. » Mais les missionnaires catholiques eurent beau proscrire comme diabolique l'usage du peyotl : son culte, comme chez nos ancêtres celui du gué, continua à s'exercer en cachette dans les grottes et les forêts. Bien plus son usage s'étendit, et c'est seulement depuis le début du XX^e siècle qu'il a pénétré chez les Sioux, les Comanches, les Cheyennes, les Omahas et les Osages.

* * *

Comme presque toutes les plantes médicinales, le peyotl exerce son action en deux phases. Au cours de la première, il détermine un ralentissement du pouls en même temps qu'une euphorie analogue à celle que provoquent les petites doses de morphine. Le visage s'anime; le sujet excité, loquace, éprouve une sensation de plénitude intellectuelle. L'effort physique lui devient aisé, et c'est à l'ivresse peyotlique qu'est due sans doute la résistance opiniâtre que certaines tribus indiennes opposèrent aux envahisseurs espagnols. Souvent aussi la sensation de vertige disparaît, ce qui permet au sujet des ascensions qu'il n'eût jamais osées sans cela.

Puis la pupille se dilate, l'acuité visuelle devient plus intense,

plus exquise. Le « peyotliné » (1) remarque dans les objets connus de lui d'infimes détails qu'il n'avait jamais perçus : fissures d'un vernis, légère inégalité d'une surface, éraflures presque imperceptibles d'une boiserie. Les couleurs paraissent plus intenses, la dégradation de leurs nuances plus vivement sentie.

Si le sujet se place alors dans un endroit obscur et ferme les yeux, il voit apparaître bientôt des lueurs vagues, des taches colorées animées de mouvements divers. Peu à peu, les taches deviennent plus intenses, plus lumineuses : elles forment des dessins variés analogues à des émaillures ou aux bigarrures d'un tapis oriental. Il se forme ainsi un chaos de traits de feu, de banderoles ou de flammes colorées, tantôt revêtues des couleurs les plus variées tantôt formées uniquement de deux teintes. Chacun des constituants de cette vision kaléidoscopique se meut d'un mouvement propre selon un rythme particulier. Parfois, au lieu de ces visions amorphes, apparaissent des objets connus, peu déformés mais embellis, poésisés : souvent ces objets ont trait aux préoccupations actuelles du peyotliné. Chez certains, les objets se groupent en un enchevêtrement apocalyptique : Weir Mitchell rapporte une vision de cette nature que nous reproduisons en partie :

« En fermant les yeux, je commençais à voir, après un long intervalle, et pour la première fois, des objets définis associés à des couleurs. Les étoiles pétillaient et disparaissaient. Une pointe blanche de pierre grandit, s'élevant à une immense hauteur et devint une tour gothique, richement ornementée, d'un dessin très affiné et très pur, et portant sur ses portes ou sur des consoles de pierre, de nombreuses statues déjà un peu usées. Comme je contemplais cela avec étonnement, voici que les corniches, les angles saillants et même la surface des pierres à leur jonction se recouvrirent et se tapissèrent peu à peu de grappes qui semblaient faites d'immenses pierres précieuses non taillées et dont quelques-unes ressemblaient à des masses de fruits transparents. Ces masses étaient de couleurs verte, pourpre, rouge et orange il n'y avait pas de jaune clair ni de bleu. Elles semblaient toutes être illuminées de l'intérieur et il m'est absolument impossible de donner une idée approximative de l'intensité merveilleuse et de la pureté de teinte de ces somptueux fruits colorés. Toutes les couleurs que j'ai vues sont obscures auprès de celles-là. Pendant ma contemplation, qui dura assez longtemps, la tour prit une jolie teinte gris souris, et tous les immenses ornements suspendus vert émeraude, rouge rubis et orange, commencèrent à laisser tomber, goutte à goutte, une lente pluie de couleurs. A ce moment rien ne restait immobile. Les globes colorés se déplaçaient en tremblant... Les lignes architecturales étaient toutes en évolution et changeaient de teinte. Les figures mouvantes laissaient flotter de longues files de vivantes lumières, et puis, en un instant, tout redevenait noir. »

Tous les expérimentateurs sont d'accord avec Weir Mitchell pour affirmer l'intensité de coloration « merveilleuse », la variété extraordinaire, la pureté de dessin et le modelé incomparable des visions peyotliques. Les objets entrevus sont le plus souvent aperçus en grandeur naturelle; d'autres fois, leur taille est fortement réduite et rappelle les hallucinations lilliputiennes observées parfois chez les déliants alcooliques. Dans ce cas, le sujet croit les voir à l'extrémité d'un long tube obscur et la comparaison avec des objets vus par le gros bout d'une lunette serait absolument adéquate si les parois du tube elles-mêmes ne paraissaient animées d'un mouvement continu.

La volonté et la suggestion ne sont généralement pas capables de modifier le cours ou de changer la nature des visions peyotliques. Mais certaines sensations, en particulier d'ordre tactile ou auditif, agissent sur le fond ou la forme des objets apparus. Le sens auditif tout spécialement contracte avec le sens visuel ces correspon-

(1) Nous laissons à M. ROUBIER l'entière responsabilité de ce néologisme.

dances mystérieuses que Hoffmann, Gautier, Rimbaud et Baudelaire avaient devinées. Le rythme musical règle le flux des visions; la hauteur des sons fait varier les images. Les expériences entreprises sur lui-même par Havelock Ellis lui ont permis d'observer que « dans à peu près la moitié des essais, il n'existait aucune analogie entre la musique et les images; dans l'autre moitié, il y avait une ressemblance sensible et parfois très remarquable. Ce fut le cas pour la musique de Schumann... L'Oiseau prophète provoqua la vive sensation d'une vaste étendue d'air dans laquelle des formes semblables à des oiseaux au plumage brillant passaient çà et là. Avec *Peinture de Fleurs*, j'observais de constantes et persistantes images de plantes, tandis que Schéhérazade me donna la vision de vêtements blancs et flottants, couverts de paillettes étincelantes et de bijoux ». Il faut noter que l'expérimentateur ignorait le titre des morceaux qu'on lui jouait : ainsi le rôle de la suggestion était exclu.

Les sens autres que la vue subissent beaucoup moins l'action du peyotl. Leur acuité est amoindrie ou au contraire augmentée. C'est ainsi qu'un sujet est incapable de dire si *asa foetida*, plante à odeur répugnante, est ou non un parfum, tandis qu'un autre trouve les odeurs répandues sur un mouchoir plus fortes et plus pénétrantes qu'à l'ordinaire.

Lorsque le peyotliné ouvre les yeux, les objets qui l'entourent lui apparaissent plus colorés, leur relief est plus fouillé qu'à l'ordinaire, leurs mouvements s'amplifient. « Les choses, dit Weir Mitchell, paraissent avoir une existence plus positive que de coutume. » Parfois le sujet apprécie mal le nombre des objets ou bien éprouve de véritables hallucinations.

Divers phénomènes se produisent dans les autres organes au cours de l'ivresse peyotlique. La musculature peut, comme au début, présenter une souplesse et une vigueur inaccoutumée. Parfois aussi, il existe une certaine torpeur ou un léger degré d'incoordination motrice. Il peut se produire de légers troubles de la respiration et de la phonation; toujours, il existe une dépression cardiaque, peu importante d'ailleurs. La drogue provoque parfois des nausées.

Les facultés mentales sont plus ou moins atteintes. On a pu observer des états de confusion mentale ou des idées de persécution. En général, cependant, pour autant que la dose administrée ne soit pas trop considérable, le peyotl ne détermine qu'un sentiment d'ataraxie, d'engourdissement en même temps qu'un ravissement dû à la magnificence des images aperçues.

La durée de l'ivresse peyotlique varie de deux à huit heures. Elle ne laisse après elle qu'une certaine torpeur ou qu'une tranquille insomnie, au reste pas désagréable.

* * *

J'aurais éprouvé quelque scrupule à décrire les magnificences de l'ivresse peyotlique si la plante pouvait, comme l'opium ou la cocaïne, donner lieu à une véritable toxicomanie. La preuve du contraire peut être trouvée dans le fait que les fidèles du peyotl n'en font qu'un usage rituel et tout à fait intermittent.

Son emploi, par contre, peut être pour la science d'un grand secours en permettant d'étudier de plus près le « monde des images » sur lequel jusqu'à présent nos observations sont bien pauvres et étroitement limitées.

Les vertus thérapeutiques du peyotl ne font par ailleurs aucun doute. Le pouvoir divin que lui attribuent les Indiens le font prendre par eux pour une panacée universelle. Ils l'employent, avec un succès indubitable, contre la piqûre des scorpions. Plus que la kola ou le café, elle est un excellent aliment d'épargne et permet aux Indiens Nayaes « d'aller pendant des lieues sans éprouver aucune fatigue et sans ressentir ni la faim, ni la soif. »

Ils en usent encore pour combattre le rhumatisme et la tuberculose.

Les essais faits dans les hôpitaux américains confirment l'opinion des Peaux-Rouges sur l'action stimulante du peyotl : elle permet de supporter de gros efforts physiques sans le moindre désagrément. Certains le considèrent comme un toni-cardiaque et un diurétique digne d'être placé sur le même pied que la digitale.

Mais c'est vraisemblablement en médecine mentale que le peyotl trouvera le plus grand champ d'application. Son action à la fois stimulante et sédative lui assignent une place dans le traitement de la mélancolie, de la neurasthénie et des états anxieux; Déjà, en France, le docteur Leroy a commencé, dans ce sens, des recherches intéressantes. Peut-être aussi sera-t-il possible de l'employer comme agent de substitution et de désintoxication dans l'opiomanie et l'alcoolisme.

Attendons...!

DOCTEUR MARCEL MOREAU.

Le communisme en Allemagne

I

L'Allemagne est plus qu'une nation : un monde. C'est pourquoi je suis toujours extrêmement sceptique à l'égard de ceux qui la jugent d'un bloc et l'enferment dans une définition close. Il ne faudrait point dire l'Allemagne, mais, comme autrefois, les Allemands. L'expression s'impose aujourd'hui : si, depuis la guerre, et par une conséquence du Traité de Versailles, le Reich s'est administrativement et politiquement centralisé, s'il a, par le système des trusts et des « concerns », américanisé sa vie économique, il s'est produit, par réaction, malgré la force attractive de Berlin, un mouvement très puissant de décentralisation dans l'ordre intellectuel et moral. Des provinces comme la Rhénanie ou la Westphalie, des villes comme Francfort ou Cologne, ont pris une conscience de leur vie propre, qu'elles n'avaient pas ou qu'elles n'osaient point avoir sous le régime des Hohenzollern. La Constitution de Weimar ne parle plus d'Etats, mais seulement de pays, de « Lænder »; en revanche, les villes jouissent d'une autonomie bien plus complète qu'avant la guerre, et cela nous ramène presque au Saint-Empire. Il suit de là que le péril d'une révolution est aujourd'hui régional ou local, mais que l'établissement d'une dictature prolétarienne sur l'Allemagne tout entière est un mythe.

Là n'est pas le danger. Au contraire. L'état de pessimisme qui régnait dans les esprits après la guerre, et qui les incitait à proclamer avec Spengler la décadence irrémédiable de la civilisation occidentale, qui les rejetait vers la Russie, vers l'Asie avec Kayserling, ou qui les portait à se replier sur eux-mêmes dans une attitude hostile à l'égard du monde latin : cet état-là, s'il existe encore dans certains milieux, est en train de disparaître. La défense de l'Occident n'est plus, pour nous, à organiser sur le Rhin : il la faut reporter aux frontières mêmes de la Russie, avec la collaboration intellectuelle de la majorité des Allemands eux-mêmes. Intellectuellement, il serait sage de les aider à se débrouiller. Ce qui ne signifie d'ailleurs point qu'il faille donner dans le panneau de la propagande pacifiste.

On a bien compris que je me place en dehors de toute politique : on fait la politique que l'on peut, mais l'on exerce l'influence intellectuelle que l'on veut bien se donner la peine d'exercer. La première se débrouille dans le présent, la seconde cherche à préparer l'avenir. Elles ne sont donc pas nécessairement d'accord. A quoi voulez-vous en venir? me demandera-t-on. Voici :

L'état intellectuel et moral de l'Allemagne diffère de l'état économique et politique du Reich. Le Reich a rétabli sa monnaie, il redevient une puissance économique et diplomatique, il redeviendra peut-être demain une puissance militaire. Mais l'état intellectuel et moral de l'Allemagne est un état de faiblesse. De ce point de vue, ces vastes pays sont désorientés, divisés. Qu'est-ce que l'Allemagne va devenir? Le type du *Wirtschaftsstaat*, comme ils disent. Ou bien un corps énorme et mou, livré à une démocratie médiocre et sans horizon? Ou reprendre les traditions impérialistes du *Deutschland über alles*? Ou bien revenir à ces traditions authentiquement allemandes dont l'hégémonie prussienne l'avait fait dévier? Cela dépendra d'elle, mais pas complètement. Ce qui peut sauver l'Allemagne, c'est un large mouvement, — dans ce pays les mouvements sont comme les fleuves, ils s'élargissent très vite, parce que l'Allemand est admiratif et sait s'organiser très vite autour d'une idée, — c'est un *Sturm und Drang* intellectuel, philosophique, religieux.

Ayons sans cesse présent à l'esprit le sentimentalisme inné de la race. L'Allemand est toujours conduit par son *Gemüt*, mélange de sentiment et d'instinct, de rêves et de désirs, qui peut le rendre à la fois tendre et cruel, doux et féroce. Quand il veut échapper à son *Gemüt*, il tombe dans le rationalisme le plus sec et dans les abstractions nominalistes. Il est réfractaire à l'esprit classique. Tout prend chez lui la forme du romantisme. Mais ce romantisme se laisse facilement déterminer et conduire par le dehors. Il pourrait, par exemple, se cristalliser autour de la pensée latine et catholique, autour de l'influence française dont tant d'esprits sentent aujourd'hui le besoin. Mais il pourrait encore se cristalliser autour des toupies révolutionnaires, autour du communisme. L'Allemagne est au carrefour. Elle est dans la situation où elle s'est toujours trouvée après les grandes catastrophes, par exemple après la guerre de Trente Ans : elle a besoin d'une impulsion venue de l'extérieur. Elle a besoin d'être enseignée. Mais qui sera le précepteur?

* * *

Le communisme? C'est le moment de nous demander si le mouvement communiste a des chances de s'y propager. Il est de fait que, de tous les pays d'Europe, l'Allemagne possède le parti communiste le mieux organisé, le plus actif, le plus influent. Le communisme allemand est en contact étroit avec Moscou. D'où lui vient sa force?

En grande partie de la faiblesse même où se trouve le socialisme. Le socialisme allemand s'est bureaucraté, embourgeoisé; il est opportuniste; il vise surtout à des succès électoraux et à caser ses adhérents dans les meilleures places. Bref, il est devenu un parti démocratique, guidé par des intérêts purement économiques. Ce qu'il a gagné en nombre, en organisation, en sièges, il l'a perdu en influence, et il l'a perdu au profit du communisme. Car, en Allemagne comme partout, le communisme recherche moins les succès électoraux qu'à se constituer en force armée et disciplinée, capable, à un moment donné, de s'emparer par un coup de main du pouvoir. Certaines « répétitions générales » ont, récemment, assez bien réussi.

Ensuite le communisme possède sur le socialisme cet avantage de représenter une doctrine, ou plutôt un romantisme qui agit sur le *Gemüt* de la race. L'Allemand est à la fois subjectiviste et communautaire; ce sont deux traits encore primitifs de sa nature : la tribu instable et l'individu isolé dans la forêt. A noter, en passant, que le sentiment panthéiste de la nature est un ferment propice aux germes révolutionnaires. Or, le communisme a su conquérir en Allemagne une partie importante des intellectuels et des demi-intellectuels, dont la tendance est de détruire la civilisation, à laquelle on oppose la *Kultur*, pour revenir au primitif, et qui voudraient reconstruire un monde absolument nouveau, sur une table rase. Il a su admirablement organiser, par le film, le théâtre, le livre, les périodiques et les expositions, ce qu'on appelle en Allemagne une *Kulturpropaganda*; celle-ci atteint les étudiants, les pédagogues, les artistes, la bourgeoisie elle-même. Son influence a pénétré ainsi jusque dans la Ligue des droits de l'homme, jusque dans ce mouvement si étendu en faveur de l'éducation nouvelle, et, m'a-t-on affirmé, jusque dans certains cercles avancés de chrétiens-sociaux. Preuve en est la fondation récente d'un *Bund* destiné à combattre les idées monarchiques, le nationalisme et le fascisme. Le communisme cherche moins à recruter des adhérents qu'à créer une ambiance de sym-

pathie autour de sa doctrine et de sa mystique, comme autour de toutes les manifestations artistiques, littéraires et pédagogiques du bolchevisme russe.

La crise que vient de traverser le communisme en Russie n'a pas eu sur lui une très grande influence. Tout au plus pourrait-on dire que le régime de terreur organisé par Staline a quelque peu ébranlé les intellectuels qui sont encore assez naïfs pour voir dans le communisme l'ère de la plus grande liberté. Fissures superficielles d'un bloc qui est encore loin de se désagréger.

* * *

Que va-t-il advenir? Les prochaines élections au Reichstag nous donneront quelques indications barométriques, sans grande importance. Mais cela va surtout dépendre de la situation économique. Elle est encore très instable, très précaire. La prospérité de l'Allemagne n'est qu'une apparence. Son effort économique pourra-t-il se soutenir, lorsque l'argent manque et que les débouchés sont difficiles à trouver? Dans ce domaine, comme sur le plan intellectuel, l'Allemagne dépend du dehors, et, comme presque toute l'Europe, vit sous le signe de l'insécurité.

II.

L'organisation du communisme allemand, après celle du bolchevisme en Russie même, est la plus développée, la plus forte, partant la plus dangereuse pour l'Europe, de tous les pays. C'est encore la plus disciplinée, celle dont Moscou tient et manie le mieux les leviers de commande. Toute politique à l'égard de l'Allemagne serait donc fautive, qui ne tiendrait pas compte, ou pas assez compte, de ce fait. On ne saurait assez le souligner, et d'ailleurs les récentes élections au Reichstag le mettent crûment en lumière.

La force du communisme allemand — nous l'indiquions dans notre dernier article — est double : elle réside en son organisation de combat, mais aussi dans son action intellectuelle. Parlons d'abord de la première.

* * *

Il existe en Allemagne quinze organisations — ou groupes d'organisations — communistes importantes.

Il y a d'abord le *parti communiste*. Il vient, on le sait, d'obtenir aux élections plus de 3,200,000 voix et disposera de 54 sièges au Reichstag. Passant par-dessus la tête des « populistes », il arrive troisième parti au Parlement, après les socialistes et le Centre catholique. Résumons ici son histoire :

L'origine du parti communiste est l'Union spartakiste, fondée pendant la guerre et dirigée par Liebknecht et Rosa Luxembour; branche extrême du parti socialiste, dont la doctrine était le marxisme intégral. Le spartakisme joua sa chance en 1919 : une tentative de s'emparer du pouvoir échoua, on se le rappelle, à Berlin, et coûta la vie aux deux chefs; mais elle réussit pour un temps, temps horrible de terreur rouge, en Bavière. Il s'ensuivit pour le communisme allemand une période, assez longue, de discrédit et de marasme. En 1920, il se reconstitue, mais n'obtient que deux sièges au Reichstag : chiffre à mettre en parallèle avec les cinquante-quatre sièges de mai 1928. Mais il s'affilie sans réserve à la troisième Internationale et reçoit ainsi les directives et surtout les moyens d'action qui lui faisaient défaut. Aussi, à partir de ce congrès de Halle, en automne 1920, où Zinovieff intervint en personne, le parti communiste allait-il progresser presque sans interruption. En mars 1921, nouvelle tentative d'insurrection à main armée : elle échoue encore, mais en 1923 le parti communiste atteint à son maximum d'influence sur les masses : c'est l'année de la Ruhr, de la chute du mark et de la grande misère.

L'application du plan Dawes et le relèvement, puis la stabilisation du mark, nuisirent pour commencer au parti communiste : en décembre 1924, il ne recueille plus que 2,700,000 suffrages; aux élections présidentielles, en mars 1925, ce chiffre tombe à 1,900,000. L'attitude intransigeante du parti en est la cause, c'est pourquoi Moscou donne l'ordre de changer de tactique et de se rapprocher des social-démocrates : le résultat immédiat est un gain de vingt-deux sièges aux élections municipales de Berlin, en octobre 1925.

A partir de cette date, le parti communiste s'est consolidé suffisamment, grâce à la propagande intellectuelle, à l'action dans la jeunesse et à une agitation plus méthodique, pour se passer désormais des social-démocrates, lesquels ne sont guère que des radicaux avancés, et même entrer ouvertement en conflit avec eux. La victoire de mai, c'est contre les socialistes qu'elle vient d'être remportée, tandis que le socialisme remportait la sienne sur les partis bourgeois ou, pour être plus précis, et plus juste, les partis libéraux : il y a donc glissement à gauche, du libéralisme bourgeois au socialisme, et du socialisme au communisme. Les partis de droite ont en réalité beaucoup moins perdu qu'on ne le suppose : ils se sont fractionnés, mais leurs morceaux, qui se recolleront nécessairement, pourraient encore former un bloc de 135 députés environ au Reichstag. En Allemagne, comme ailleurs, le classement se fait au profit des extrêmes et au détriment du centre : agonie du libéralisme.

Cependant — il ne faut jamais l'oublier — les étiquettes politiques recouvrent, en Allemagne, des intérêts économiques. Le succès du parti communiste est dû, non en totalité, mais en grande partie, à la rareté de l'argent, à la misère et à la gêne des ouvriers, des petits employés et des petits bourgeois. Tout l'effort de relèvement s'est opéré jusqu'ici au profit de la grande industrie, de la banque et du commerce; il n'a pas encore atteint les masses, et celles-ci s'impatientent. Par là on voit combien est fondée notre distinction entre le Reich, qui est la façade politique, et l'Allemagne, ou plutôt les Allemands, qui sont le bâtiment, mal consolidé, mal meublé et mal chauffé encore, de derrière.

Les Jeunes communistes forment une seconde organisation tripartite : les Jeunes communistes, la Ligue des jeunes spartakistes, les Pionniers rouges. L'action communiste a su, en Allemagne mieux qu'ailleurs, s'adapter aux besoins et aux aspirations de la jeunesse. Elle a revêtu le costume romantique et pris les attitudes sentimentales, et militaires à la fois, qui ont toujours sur la jeunesse germanique un irrésistible attrait. Nationalisme ou communisme : ce sont les deux appels auxquels la jeunesse allemande fait le plus volontiers écho. Les catholiques, en particulier, viennent de l'apprendre à leur détriment.

Puis viennent la section allemande de l'Internationale sportive rouge; — les organisations de combat, qui forment la section allemande de l'armée rouge internationale : le Roter Frontkämpferbund et le Rote Jungfront, ensemble près de 100,000 hommes répartis en près de deux mille groupes locaux et dirigés par l'état-major de l'armée soviétique, à Moscou; — la Ligue rouge des femmes et des jeunes filles, qui comprend près de quatre cents groupes locaux; — la section allemande du Secours ouvrier international; — le Secours rouge d'Allemagne.

A propos de ces cinq dernières organisations, il est à remarquer combien le communisme sait mieux s'adapter que le socialisme aux caractères et aux tendances d'une race et d'un milieu. Il exploite à son profit le sens et le goût militaire des Allemands : préparation de la jeunesse, entraînement sportif, organisation des services sanitaires et d'arrière, tout cela soutient et renforce une armée latente mais d'autant plus redoutable que beaucoup de ses hommes ont fait la guerre et en ont toute l'expérience avec la discipline innée de la race.

III.

Ligue des petits paysans (Reichsbund der Kleinbauern). Section de l'Internationale paysanne ou « Krestintern ». La propagande méthodique des communistes auprès des petits paysans s'est beaucoup intensifiée depuis 1926; encore une explication de leurs succès électoraux. Partout dans la campagne, on a cherché à fonder des groupes locaux, à préparer au moins des points d'appui. On a réuni ces cellules en « tissus régionaux ». On a travaillé avec un soin particulier les contrées où l'agriculture et l'industrie se mêlent, où le paysan a sa demeure et son champ près d'une fabrique dans laquelle travaillent peut-être ses enfants. L'agitation s'est portée sur des questions concrètes, l'on a évité avec soin les problèmes généraux et la doctrine. On a organisé des réunions où les petits paysans et les ouvriers se rencontrent et fraternisent; on a fait entrer des représentants de la petite agriculture dans les comités ouvriers; on a surtout cherché à rendre aux gens de la campagne des services; on a fait intervenir, par

exemple, le Roterfrontkämpferbund à l'occasion de catastrophes comme les inondations de 1927 dans les Erzgebirge.

L'opposition syndicale (Gewerkschaftsopposition). Cette opposition a pour but de travailler à détacher les masses ouvrières de la social-démocratie, à plus forte raison des « jaunes » et des chrétiens-sociaux. Elle combat donc le réformisme. Cette opposition, devenue très intense en 1927, vient de jouer son rôle dans les récentes élections. Elle n'a pas eu, d'ailleurs, autant de succès qu'on l'aurait cru, mais elle en a eu l'indéniable aux dépens du socialisme, mais aux dépens du Centre également. On peut s'attendre à ce qu'elle grandisse et désagrège peu à peu les syndicats socialistes ou chrétiens.

Ici se révèle la cause du prestige que le communisme exerce sur les ouvriers sociaux. Il représente, contre l'opportunisme de la social-démocratie, le marxisme intégral.

Secrétariat allemand de la Ligue internationale contre l'impérialisme et l'oppression coloniale. Le type de ces « organisations mixtes », de caractère sentimental, où le communisme, le socialisme, le pacifisme, la libre-pensée, la franc-maçonnerie, le judaïsme et même la plus naïve des philanthropies se rejoignent. *Sic vos non vobis*, c'est le cas de le dire. Ainsi se nouent des fils qui vont des plus libérales et bourgeoises « Ligues des droits de l'homme » jusqu'à Moscou, avec bifurcations à Vienne et Francfort.

Société des amis de la Russie nouvelle. Même remarque. Nous avons publié ici même, le 23 mai, un article où nous montrions de quelle manière cette association et les sœurs qu'elle possède dans presque tous les pays de l'Europe — et ailleurs encore, en Asie et en Amérique, sont reliées au Voks de Moscou, soit la « Société pour les relations culturelles avec l'étranger ».

L'Association des sans Dieu. Notons ici que les communistes ont, par une « attaque brusquée », réussi à majoriser presque toutes les très nombreuses associations de libres-penseurs qui existent à Berlin. Ils ont joué, avec les Russes, le premier rôle dans le congrès international des libres-penseurs, qui s'est tenu cet hiver, à Cologne.

Les Espérantistes ouvriers : le communisme ne pouvait manquer de s'intéresser à ce jargon international qu'est l'espéranto, et de s'en servir.

La Société des écrivains prolétariens. Nous ne faisons que toucher en passant à l'action intellectuelle du communisme; le sujet exige qu'on y revienne.

Le communisme a su s'adapter aux intellectuels, comme à la jeunesse, et de la même manière. Il a un mysticisme, une doctrine, un programme, une organisation. C'est plus qu'il n'en faut pour séduire des mécontents, des impatients et des idéologues. Mais encore il fournit aux écrivains et aux artistes de puissants moyens d'action. Il existe une foule de maisons d'édition communistes d'où sortent en multitude livres, revues, journaux et tracts. Il y a des centres spéciaux pour la propagande par le film et par le théâtre. Les expositions d'art soviétique se succèdent. Et n'oublions pas que le bureau central du Komintern, l'Imprecorr, a son siège à Berlin. L'Imprecorr possède des succursales à Paris et à Vienne et deux mille correspondants lui sont reliés.

Nommons enfin, pour mémoire, le Leninbund, qui réunit les communistes d'opposition, partisans de Trotzky, les « Linkskomunisten ». Ce groupe n'a aucune influence dans l'ensemble du communisme. Les dissidents qui le composent n'ont réuni que soixante mille voix aux élections.

Et maintenant, d'où vient tout l'or qui alimente cette organisation formidable? En grande partie de Moscou. Selon nos sources, en 1925, le budget du parti communiste allemand s'élevait à 3,252,000 marks or, dont 1,200,000 alloués par le Komintern. En outre, celui-ci avance aux communistes allemands des subsides extraordinaires considérables : pour les élections de 1924, 1,500,000 marks, pour l'élection présidentielle, en avril 1925, 1,300,000 marks. Sans compter les sommes qui sont attribuées aux associations particulières : les « marins rouges », ou Union des lutteurs de la flotte, avaient reçu 500,000 marks or en 1924. On peut donc évaluer à 6 ou 7 millions de marks or le budget annuel du communisme allemand : la moitié, au moins, doit provenir de Moscou.

G. DE REYNOLD.

Professeur à l'Université de Berne
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

M. Edmond Fleg et la religion juive

J'ai eu la curiosité de lire le petit livre de M. Edmond Fleg, *Pourquoi je suis juif*, paru dans cette collection des Editions de France, où, successivement, des personnages connus expliquent pourquoi ils sont catholiques, socialistes, démocrates, royalistes, féministes, etc.

C'est là que M. Jean Guiraud a si bien exposé ses raisons d'être catholique, et qu'il a fait de sa réponse une apologie de sa position intellectuelle et une apologétique de sa foi.

Dans la brochure d'Edmond Fleg, il y a beaucoup d'excellentes idées. Comment en serait-il autrement? Les Juifs, qui sont demeurés sincères dans leur foi ou qui — c'est le cas de notre auteur — y sont revenus, puisent le meilleur de leurs idées dans l'Ancien Testament, qui est aussi notre Bible ou qui du moins en fait partie. Nous sommes d'accord avec eux pour admettre comme inspiré un bien gros livre, à côté duquel le Nouveau Testament, si l'on n'envisageait que la quantité des pages, ferait figure d'un appendice de mince épaisseur. Nous avons donc tant de points de contact avec les Juifs et nous professons avec eux tant de vérités, qu'il ne peut être difficile, semble-t-il à première vue, de s'entendre comme des frères.

D'autre part, quand ils sont restés fidèles à leur religion, ils apportent une telle conviction dans l'observation des rites ils ont une morale si austère et si éloignée de l'esprit du monde, qu'ils attirent nécessairement la sympathie des gens de bien.

D'où vient alors que les Juifs, au cours de l'histoire et encore aujourd'hui, soient honnis comme ils le sont? Pourquoi toutes ces persécutions? Méritent-ils les accusations si graves qu'on a portées contre eux et qui, comme le remarque M. Fleg, sont précisément les mêmes que celles dont les païens accusaient calomnieusement les premiers chrétiens?

M. Fleg se le demande. Tout en concédant que des Juifs peuvent s'être rendus coupables des crimes qu'on leur reproche, il n'a pas de peine à défendre les Juifs *in globo*. On sait d'ailleurs qu'aujourd'hui l'antisémitisme, qui a eu son heure de vogue du temps d'Edouard Drumont, a presque disparu chez les catholiques français.

La seule explication que découvre M. Fleg, et qui n'est pas une justification de l'antisémitisme, est celle-ci : « Les Juifs sont juifs; ils veulent rester juifs; toujours, partout, même malgré eux, ils restent juifs. Or, toute minorité semble suspecte à la majorité, qui tient ceux qui la composent pour plus semblables entre eux et plus solidaires que ceux qui forment la majorité. Faut-il un coupable à tout prix? On le cherche dans la minorité, qu'on accuse tout entière : un Juif a trahi, tous les Juifs ont trahi; cent Juifs sont bolcheviks, tous les Juifs sont bolcheviks; la peste sévit au Moyen âge, les Juifs ont empoisonné les puits; la guerre sévit au XX^e siècle, les Juifs ont machiné la guerre ».

Explication plausible. Les êtres qui se séparent des autres deviennent aisément suspects, et l'on sait combien, dans les calamités publiques, le populaire a une tendance à désigner, parmi ceux qui sont autres que lui, les coupables.

Mais comment se fait-il que, mêlés à toutes les races et à tous les peuples, les Juifs restent toujours des *séparés* et que, même civilisés, même réfractaires à leurs propres race et religion, ils soient toujours reconnaissables? Tant d'autres races se sont fondues rapidement, peu à peu amalgamées à l'ensemble de la population à laquelle leur vie est mêlée. Pour les Juifs, qu'ils habitent ou

non des ghettos, ils restent toujours juifs, même malgré eux, comme M. Fleg le reconnaît.

De ce problème-là, il ne donne pas d'explication, si ce n'est que les Juifs veulent rester juifs. Mais ce n'est pas le cas de tous et, d'ailleurs, forcément, de génération en génération, la résistance à la force d'absorption de la société devrait, comme pour les autres, diminuer jusqu'à la disparition totale des signes distinctifs de la race. Il y a là un mystère intéressant, sur lequel j'aurais été curieux de connaître l'opinion d'un Juif.

Nous, catholiques, sommes bien tentés d'y voir un fait providentiel, qui suppose un décret divin en faveur de la conservation de la race juive à travers les âges, pour le rôle qu'elle aura à jouer à la fin des temps, selon la prédiction de saint Paul.

Faut-il dire que, dans les raisons que M. Fleg se donne pour être juif de religion, je n'en vois aucune décisive, ni aucune qui ne plaide beaucoup mieux pour la religion chrétienne? Quand il les résume en formules lapidaires, il suffirait de mettre : « Je suis chrétien », au lieu de « je suis juif », pour leur donner une portée qui serait beaucoup plus près de la réalité complète.

Celle-ci, par exemple, qui, à première vue, contient une bonne part de vérité : « Je suis juif, parce que la parole d'Israël est la plus ancienne et la plus nouvelle ». La plus ancienne, sans doute, mais nous, chrétiens, en avons hérité et elle est devenue nôtre, parce que, pour nous seuls, elle est aussi devenue la plus nouvelle.

De même, celle-ci : « Je suis juif, parce qu'au-dessus des nations et d'Israël, Israël place l'Homme et son Unité ». Combien l'Eglise catholique ne réalise-t-elle pas mieux cette conception de l'homme? Et je ne vois même pas comment Israël réaliserait cette unité, si ce n'est par le fait qu'il annonçait le Christ qui la devait pleinement réaliser.

Toute la brochure de M. Fleg est sensée écrite pour l'édification de son « petit-fils, qui n'est pas encore né ». Et à la fin, M. Fleg conjure ce petit-fils de rester fidèle à la vérité juive : « La recevras-tu, mon enfant? La transmètras-tu? Peut-être voudras-tu la quitter. Alors, que ce soit pour une vérité plus grande, s'il en est une. Je ne pourrai pas t'en vouloir. Ce sera ma faute; je ne te l'aurai pas transmise comme je l'avais reçue. »

Oui, il en est une, de vérité plus grande.

Souhaitons au petit-fils de la voir et d'entraîner son grand-père à l'embrasser avec lui.

PAUL HALPLANTS.

Les élections allemandes

Les résultats des élections au Reichstag allemand qui ont donné 153 sièges aux social-démocrates, 73 aux nationalistes, 61 au centre, 54 aux communistes, 44 au parti populiste allemand, 25 aux démocrates, 23 au parti économique, 17 au parti populiste bavarois, 13 au parti chrétien-national paysan, 12 aux socialistes nationaux, 8 au parti paysan allemand, 3 au *Landbund*, 2 au *Landbund* saxon, ces résultats fournissent, avant-tout, un argument contre la démocratie absolue. Sous le signe de cette démocratie-là le suffrage universel aboutit à une radicalisation telle que les social-démocrates reviennent plus nombreux de 50 % qu'après les élections du 4 mai 1924; que, nonobstant la « stabilisation » de la situation générale au cours de ces dernières années, les communistes avec leurs 3,200,000 voix ne sont plus très loin du niveau qu'ils avaient atteint à l'époque révolutionnaire; que 40 % des suffrages émis par le peuple allemand font

profession de marxisme et de léninisme, d'une philosophie de la vie et d'une *Weltanschauung* purement matérialistes niant les saines traditions religieuses, culturelles, et sociales de l'humanité. Et ces 40 % seraient peut-être devenus 50 % si les communistes avaient changé de tactique et marché bras dessus-bras dessous avec les socialistes, au lieu de les combattre comme ils l'ont fait jusqu'à présent.

Qu'attendre, dans l'avenir, de la démocratie allemande après de pareilles élections ? Les partis et les élus à convictions nettement chrétiennes constituent aujourd'hui à peine un quart ou un tiers du nombre total des membres du Reichstag. Social-démocrates, communistes, démocrates, populistes peuvent, à tout moment, ouvrir un *Kulturkampf*, supprimer les subventions de l'État à l'Eglise et aux missions, maltraiter les écoles catholiques. La situation actuelle des partis paraît rendre impossible d'établir en Allemagne l'école confessionnelle, et d'assurer au Christianisme une représentation adéquate dans les universités et les écoles moyennes.

Qu'espérer alors pour l'avenir du peuple allemand sur la base d'une démocratie pareille ?

Qu'espérer à l'idée de l'action ininterrompue d'une presse en majorité libre-penseuse et radicale, d'une littérature, d'un théâtre et d'un cinéma tout aussi libres-penseurs et radicaux, action qui, nécessairement, fera faire de nouveaux progrès à la radicalisation du peuple allemand ?

Quoique d'aucuns prétendent, il n'en reste pas moins vrai que les peuples ne savent pas se conduire eux-mêmes; ils doivent être conduits. Tout au moins doit-il se trouver au sein des peuples des facteurs d'autorité et de stabilité qui, reconnaissant le développement organique, les lois naturelles de l'existence des peuples et les postulats du christianisme, s'opposent « d'en haut » à trop d'individualisme, à trop de fantaisie, à l'arbitraire et à la dégénérescence des masses et de la volonté des masses. La démocratie absolue, dit-on, est la formule politique qui sied aux peuples mûrs, et notre peuple, notre époque sont mûrs. Nous ne le croyons pas. Nous pensons, au contraire, que les époques qui ont bâti les grandes cathédrales et les grands manoirs; qui faisaient des abbayes des centres de culture dans les campagnes; qui ont construit des villes telles que Venise, l'ancienne Vienne, le vieux-Nuremberg, le vieux-Cologne; qui consacraient les excédents des bénéfices commerciaux aux œuvres scientifiques, sociales et charitables; qui faisaient du catéchisme et d'une littérature choisie la source de l'instruction du peuple; que ces époques disposaient d'hommes plus mûrs que nos contemporains. Notre époque, au contraire, est rongée par le rationalisme et le matérialisme jusqu'à ses œuvres vives. Ses maîtres sont surtout des professeurs sceptiques et différents d'opinion de chaire en chaire, et une presse d'information générale mensongère de la première ligne jusqu'à la dernière, intégralement vendue au veau d'or. Notre époque a pour idéals suprêmes le gratte-ciel américain, le plus grand nombre possible d'usines, les meilleures opérations de banque et de bourse, puis les matches de foot-ball, les courses d'automobiles, les « girls » de revue et les excursions de *week-end*.

Démocratie absolue ? Ce n'est pas autre chose que du protestantisme transporté dans le domaine de la politique. Chacun devient son propre maître, son propre guide, son propre législateur. Mais, de même que dans le domaine religieux le principe protestant aboutit en fin de compte au nihilisme, il conduit, en politique, à la déchéance. Pour faire de la politique, il faut connaître à fond l'histoire et les hommes; il est ridicule de présupposer pareilles connaissances dans les masses.

Des démocraties absolues n'ont jamais eu la vie longue. Elles n'ont fait qu'engendrer le chaos où ploutocrates, princes du veau d'or et tyrans politiques ont ensuite édifié leurs trônes. Il est à craindre que l'Allemagne ne soit menacée, elle aussi, par le fascisme ou la ploutocratie, si elle ne se stabilise pas dans le cadre d'une saine organisation sociale et politique.

certaines circonstances favorisant le radicalisme. Le tragique, c'est que ce radicalisme s'y développe pour ainsi dire à rebours. Car ce n'est pas aux théories que s'alimentent surtout le marxisme et le communisme, mais aux péchés du système économique capitaliste. L'Allemagne est sous le signe de l'américanisation, de la cartellisation, de la trustrisation; ce sont les vastes consortiums, toujours de plus en plus grands dans les domaines industriel, bancaire et boursier; ce sont les concentrations d'hommes dans les villes et la prolétarianisation de l'ancienne classe moyenne. A la regarder de l'extérieur, l'Allemagne paraît démocratique. Mais économiquement, l'Allemagne est sous la domination toujours plus grande du féodalisme et de l'absolutisme des puissances d'argent. Pareil développement est malsain au suprême degré et tout homme normal devrait y être nettement opposé. Des partis se disant chrétiens — les nationalistes, mais surtout le Centre et le parti populiste bavarois — ont perdu un nombre respectable de sièges. Pourquoi ? Parce que — à cet égard nul doute — ils avaient trop peu préconisé et pratiqué la démocratie sociale. Le programme social de l'ancien Centre, des anciens conservateurs était nettement anti capitaliste. Qu'on lise, dans l'histoire du Centre de Bavière, à quel point était prudente et réservée, dans les années 60, 70 et 80 du siècle dernier, l'attitude des leaders politiques du catholicisme à l'égard du nouveau développement économique de l'Allemagne ! Le maintien d'une classe moyenne nombreuse apparaissait essentiel. La lutte contre toute usure en matière bancaire et boursière, contre toute féodalité industrielle et commerciale était considérée comme de nécessité vitale. La question juive était regardée comme une des plus brûlantes : sauvegarde des droits naturels des Juifs, mais pas d'influence, pas d'emprise israélite dépassant celles auxquelles donne droit le chiffre de la population juive comparé à celui de la population tout entière.

Par contre, sous l'influence des succès Bismarckiens et prussiens de la période 1866-1870 et du désir qui s'ensuivit de devenir dans toute la plénitude du terme citoyens de la nouvelle Allemagne, on trouve, chez les politiciens catholiques d'après le *Kulturkampf*, une tendance de plus en plus grande à adopter une attitude favorable aux temps nouveaux, aussi dans le domaine social. On approuve l'essence même du développement économique capitaliste. Tout au plus parle-t-on de certaines « excroissances » à combattre. Cette nouvelle orientation des hommes politiques est d'autant plus profonde et plus complète que la science sociale catholique d'Allemagne y coopère et l'intensifie. Il convient de signaler à ce propos l'apparition toute récente d'une monographie éblouissante d'un jeune sociologue catholique, le docteur Franz Müller de Karlsruhe. Ce livre consacré à Hitzte et München-Gladbach, montre à quel point les théoriciens sociaux catholiques de l'ère wilhelmiennienne s'adaptaient, eux aussi, dans le domaine de l'économie, à l'esprit du temps. Aujourd'hui, il est vrai, les sociologues catholiques font de nouveau machine en arrière. On revient aux conceptions des anciennes générations de sociologues catholiques. On reconnaît qu'on ne saurait résoudre le problème capitaliste en protégeant simplement le travail. On reconnaît encore qu'à la place d'une politique sociale s'attaquant à quelques symptômes seulement, il nous faut régler à nouveau de façon principielle et radicale l'ordre social lui-même, animer d'un souffle nouveau l'idée de classe, relier plus fortement le travail à la propriété, travailler à diminuer les dimensions des grandes villes et des centres mondiaux, à créer une forte classe moyenne, à endiguer la pénétration nomade judéo-ploutocratique.

Malheureusement, ces constatations des sociologues catholiques ne sont pas encore devenues l'apanage commun des politiciens catholiques. En tant que ceux-ci font preuve de radicalisme social, tout au plus s'attaquent-ils à certaines puissances d'hier, par exemple, à l'ancienne noblesse. Les privilèges territoriaux de cette dernière sont combattus non seulement à l'est de l'Elbe (où cette lutte se justifie à cause de leur prépondérance), mais aussi dans l'Allemagne du Sud et de l'Ouest où cette noblesse ne possède que de 5 à 10 % du sol tout entier et où dès lors ladite lutte est absurde. On ne prête aucune attention à la formation des mêmes privilèges et monopoles dans les domaines industriel et commercial, à l'usure bancaire et boursière; dans une large mesure on approuve même toute la cartellisation, toute la trustrisation. Et celles-ci cependant ne sont pas qu'une rationalisation intelligente de la production et des débouchés : bien plus souvent elles ne font qu'assurer des bénéfices de bandits. Pour ce qui est de la soi-disant rationalisation économique, elle vise peu à une saine

Cependant, il aurait tort celui qui ne verrait dans le résultat des élections au Reichstag allemand qu'une manifestation insensée et malade. Il existe en Allemagne certaines conditions,

simplification, elle s'effectue plutôt aux dépens de l'homme, souvent elle le subordonne à la courroie de transmission, au rythme de la machine... Et pourtant elle est acceptée presque sans opposition.

Que dire du système usurier et qui prend rapidement tant d'extension des grands magasins juifs? Ce système ruine de plus en plus les négociants chrétiens des villes. On ne l'accepte pas moins comme quelque chose allant de soi. Bien plus : une partie de la presse du Centre, au lieu de préconiser sans discontinuer le mot d'ordre de « Chrétiens achetez chez les chrétiens », finit par se faire, à force d'insérer les annonces de grands magasins juifs, leur agent de publicité. Même un homme comme le docteur Wirth, considéré comme le défenseur attitré du monde ouvrier chrétien, est vu marchant bras dessus, bras dessous avec la juiverie de la *Frankfurter Zeitung* ou du *Berliner Tageblatt*, bien que ce soit cette juiverie là dont l'histoire et l'esprit sont marqués au coin d'un esprit anti-chrétien.

Moins de démocratie *politique*! plus de démocratie *sociale*! tel doit donc être dans l'avenir le mot d'ordre. Que les catholiques ne veuillent pas entendre parler d'une restauration des Hohenzollern et d'autres dynasties à mentalité analogue, voilà qui est compréhensible. Mais cette attitude à bon droit négative ne doit pas avoir pour résultat l'approbation sans réserve de la démocratie occidentale, à la longue impossible. En rejetant le pseudo-conservatisme, ne repoussons pas pour cela le conservatisme authentique et positif, fruit d'une expérience séculaire et pour lequel ont lutté les meilleurs sociologues catholiques des siècles écoulés. Si jamais on s'attaque en Allemagne à vivifier à nouveau le christianisme, à y renforcer la mission chrétienne, il faudra, parmi les conditions préliminaires, une organisation sociale et politique éprouvée — *gratia supponit naturam* (édifier un monde supérieur postule un monde naturel bien ordonné) — et donc une meilleure démocratie sociale, une lutte plus vigoureuse contre le féodalisme et l'absolutisme des puissances d'argent. Qu'on s'attaque énergiquement à la question juive car les peuples chrétiens ne sauraient être destinés à permettre aux Juifs de se constituer en classe dirigeante dans le domaine économique, dans celui de la presse, dans une très notable partie du domaine littéraire. Qu'on lutte donc pour un ordre social radicalement nouveau, sans se borner à traiter à la manière des rebouteux certains symptômes purement extérieurs du mal!

Et les masses? Les masses reflueront vers les porte-drapeaux du conservatisme politique sain et du démocratism social.

Quoiqu'il en soit, pareil programme offre pour l'avenir de l'Allemagne plus de garanties que la politique et la *Sozialpolitik* des dernières années.

(Traduit de l'allemand)

Dr JOSEPH EBERLÉ,
Directeur de la *Schönere Zukunft*, Vienne.

Mgr Baudrillart à Notre-Dame de Paris

En éditant le texte définitif des conférences qu'il a prononcées, durant le Carême dernier, dans la chaire illustre de Notre-Dame, l'éminent recteur de l'Institut catholique nous expose, en un bref avertissement, la composition, le sens et la portée de son œuvre.

Ceux qui, dès le premier dimanche, entendirent cette voix si nette et si éloquente, sans un tremblement ni une reprise, ne durent point trouver nécessaire l'excuse qu'elle leur apportait : « Que si, disait-elle, au lieu d'une voix jeune, chaude et prenante, vous entendez, Messieurs, une voix fatiguée, votre charité voudra

bien se souvenir que c'est au service de Dieu qu'elle s'est usée par presque un demi-siècle d'enseignement et de prédication ». Ce demi-siècle, plein de travaux, Mgr Baudrillart le porte avec une véritable jeunesse. Il n'est pas un mot, je pense, qui puisse mieux exprimer la vie, la clarté, l'allant de sa personne et de sa voix. Toujours droit. Toujours en éveil. Cet historien est un orateur né. Peut-être sa modestie ne me l'accorderait-elle point. Mais je m'assure que tous ceux qui, en Belgique, l'entendirent, voire par T. S. F., se lèveraient pour m'appuyer. Et, d'ailleurs, je tiens son aveu. Aveu involontaire et d'autant plus imposant. Ecoutez-le, dans cet avertissement dont je parlais : « ... Rien ne m'est plus difficile, écrit Mgr Baudrillart, plus pénible même, que d'écrire complètement d'avance un discours. J'étudie à fond les idées et les faits; je les dispose suivant un plan aussi vigoureux que je le puis; je sais exactement ce que je veux dire; mais la vie, le mouvement, les images, et même certaines explications utiles, ne me viennent trop souvent qu'au contact de l'auditoire. Voilà le signe. Il est des écrivains, qui peuvent être aussi, d'ailleurs, des conférenciers admirables, mais qui ont besoin d'avoir leur texte écrit devant les yeux. Tel était Jules Lemaitre. Et Robert Valléry-Radot, avec cette voix ardente et profonde, ce geste sûr et vivant, qui en font, quand il parle, l'un des plus grands évocateurs d'images et de sentiments et d'idées que je sache, au moment de lire et de faire vivre ainsi quelques-unes de ses plus belles pages, il me semble encore l'entendre nous avouer qu'il ne pouvait créer son discours qu'à sa table de travail, au fil noir de la plume sur la page blanche. Ces beaux écrivains, doublés d'admirables lecteurs, on ne peut dire, cependant, qu'ils aient vigoureusement le don oratoire, ce que Marcel Jousse appelle le style oral. Combien, au contraire, ce que nous confie Mgr Baudrillart, pour s'excuser des différences d'expression que l'on pourra trouver entre les fascicules hebdomadaires de ses conférences, imprimés d'avance, et le texte du volume qui est conforme à sa parole en chaire, combien cela nous éclaire-t-il sa parenté avec les grands improvisateurs de l'Église ou du Barreau! »

Qu'il soit en même temps l'historien exact que l'on sait, voilà, je crois, une rencontre bien rare et bien remarquable. Je n'ai pas besoin de souligner le prix qu'elle donne à son Carême sur *La Vocation catholique de la France*. Je trouve encore, dans le bref mais précieux avertissement qui le précède, ces explications loyales : « J'aurais pu ajouter des notes nous dit Mgr Baudrillart, et quelques personnes me l'ont demandé. Mais où cela m'eût-il entraîné et de combien de mois eût-il fallu retarder la publication du volume? Que l'on veuille bien considérer le nombre de faits, de questions, de doctrines même, qu'il m'a fallu exposer ou toucher : dix-neuf siècles d'histoire en six conférences et huit heures de temps! Quelle matière à controverses! Autant en dirai-je des références au bas des pages; il m'eût été facile d'aligner les noms d'une centaine d'auteurs et davantage; mais c'eût été jeter de la poudre aux yeux et donner une fausse apparence d'érudition à une œuvre qui ne peut être qu'une œuvre d'ensemble et de haute vulgarisation. Elle donne la substance des lectures et des études de toute une vie... Je prie donc le lecteur de faire crédit à mon savoir et à ma bonne foi. Certes, autant que quoiconque, je suis faillible; je puis me tromper sur l'interprétation d'un événement ou d'un texte historiques. Mais je n'affirme rien dont ne m'ait convaincu une étude sérieuse et ma sincérité est absolue; je n'ai plié ni les faits, ni les théories aux besoins d'une apologétique préconçue. Autant qu'il a été en moi, j'ai mis en pleine lumière une idée vraie qui ressort de l'histoire de l'Église et de celle de la France. » Tous ceux qui connaissent, tant soit peu, l'œuvre de Mgr Baudrillart, savent à quel point il peut se rendre ce beau témoignage. Il n'est aucun de ses pairs, à quelque opinion qu'il appartienne, qui ne rende hommage à sa probité,

à sa science d'historien. Quand il nous dit que nous tenons une œuvre qui « donne la substance des lectures et des études de toute une vie », nous pouvons en être assurés. Et nous devons savoir ensemble combien cette vie est celle d'un maître de l'Histoire.

Alors, quelle valeur prennent les six conférences de Notre-Dames, les six grandes fresques historiques déroulées devant nous, parcellées, en quelque sorte, avec un art différent, avec plus de précision scientifique, à la grande fresque de Maurice Denis, en l'église Saint-Louis de Vincennes, où ce maître de la peinture a fait revivre, autour du Roi le plus pur de toute la chrétienté, le geste sublime du Moyen âge...

On ne sait vraiment que choisir dans ces magnifiques pages qui nous mènent des origines de la France aux jours présents, et jusqu'aux raisonnables anticipations de ses destinées chrétiennes. Citerai-je cette deuxième conférence où, après avoir constaté que « trois grandes forces mènent le monde : la prière, la pensée, l'autorité », il nous montre leur merveilleux accord au siècle même de saint Louis, siècle de saints, de chevaliers et de croisés? Et comment me tiendrai-je, en effet, de transcrire le beau mouvement dans lequel est célébré Notre-Dame de Paris? « L'élan mystique de la prière, tel qu'il se manifesta, durant plus de cent années, par la ferveur des ordres religieux, par la profondeur des écrits, par la magnificence des monuments! disait l'orateur. Ai-je besoin d'autres arguments qu'une invitation à lever les yeux tout autour de vous? Qu'est-il donc ce temple auguste, depuis plus de huit siècles, témoin de notre histoire, sinon la maison de la prière? Qui l'a fait sortir de terre, qui a poussé vers le ciel ses colonnes, ses ogives et ses voûtes, sinon le même peuple qui se portait en armes vers le tombeau du Christ? Qui donc criait à ses constructeurs : plus haut, toujours plus haut, toujours plus près de la lumière! Qu'elle monte cette église et que perpétuellement elle dise au Seigneur la solidité de notre foi, l'ardeur de notre amour! C'est de notre Ile-de-France, Messieurs, que cet art est parti pour se répandre sur tout l'Occident : encore un coup *Gesta Dei per Francos!* » Et que ne puis-je donner l'admirable portrait de saint Louis lui-même, ou l'hommage si haut et si juste qui se trouve rendu à Jeanne d'Arc, ou le tableau du vœu de Louis XIII à Notre-Dame, ou celui de l'apostolat de la France au Canada, sinon les admirables fresques du XVI^e et du XVII^e siècles religieux? Mais il faudrait tout citer, et les pages sombres comme les pages lumineuses, de Philippe le Bel à la Révolution française. En quelques mots, singulièrement pleins, les physio-

nomies des derniers papes se dressent devant nous, dans leur amour et leur sollicitude pour la France. Les hommes et les œuvres catholiques, les saints et les saintes, jusqu'à la Rose pure de Lisieux, viennent témoigner pour la vraie figure de la Fille aimée de l'Eglise. Comment l'orateur, après avoir parcouru ces dix-neuf siècles d'histoire, malgré toutes les erreurs et malgré toutes les fautes, n'aurait-il pas été en droit de conclure par une magnifique prosopopée?

« Chers auditeurs, conclut Mgr Baudrillard, chers auditeurs qui, de quelque point de l'horizon que ce soit, êtes venus dans cette antique cathédrale recevoir la parole divine, au moment de vous disperser, entendez, je vous en conjure, la voix de vos ancêtres qui descend pour vous de ces voûtes séculaires.

« Elle vous dit : « Vous êtes dans la maison de votre père, votre père qui fut et demeure le nôtre. Elle vous accueille comme elle nous accueillit, il y a tant et tant de siècles; elle n'est pas changée; elle ne peut pas changer; c'est sa force et non sa faiblesse.

« S'il vous arrive, au cours d'une longue vie, de servir, après bien des années, la maison où, jeune, vous viviez près de nos parents, qu'est-ce qui vous touche, qu'est-ce qui vous émeut jusqu'au fond de vos entrailles, sinon de la retrouver telle qu'elle était et de vous y retrouver vous-même tel que vous étiez?

« L'Eglise catholique, c'est la maison paternelle de nos âmes, de nos âmes à tous. Ames fidèles, demeurez-y et bénissez Dieu de n'en être jamais sorties! Ames infidèles, depuis longtemps hostiles ou indifférentes, ne refusez pas d'y rentrer! Ames troublées, désorientées, irritées peut-être, gardez-vous des sentiments et des gestes qui, tôt ou tard, vous la feraient quitter! A nous aussi, vos pères, des sacrifices furent souvent demandés et, à l'appel des papes, nous sûmes répondre par le cri de *Dieu le veut!* C'est le mot d'ordre qu'au nom de la tradition de notre France catholique nous vous transmettons à tous. Fidèles à l'Eglise, fidèles au Pape! *Dieu le veut!*... »

Il faut louer Mgr Baudrillard d'avoir, en face de tristes événements récents, maintenu continuellement cette sérénité de pensée et de parole. En maintenant toujours, sûre et ferme, la sainteté de la doctrine. A-t-on dit rien de plus fort, rien de plus direct, rien de plus vrai que la page qu'il a donnée, dans ce même discours sur l'autorité du Pape, *magisterium et imperium?*

Jean SOULAIROL.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Mgr Edmond-Joseph Evrard

La mort de Mgr Edmond-Joseph Evrard, doyen de Sainte-Gudule, gardien du temple national, intéresse trop vivement la grande famille religieuse belge pour que notre Revue manque au devoir de faire revivre ici cette noble figure.

Il fut le digne héritier de l'illustre lignée des doyens de l'antique Chapitre dont la charte de fondation remonte à 1047, qui fut, dès le XIII^e siècle, immortalisé par la gloire de la sainteté, par saint Boniface de Bruxelles, et au cours des âges, par tant de dignitaires dont le nom resplendit de l'éclat de la science et de la vertu.

Avant de sombrer dans la tourmente révolutionnaire, le Chapitre de Sainte-Gudule jeta comme un dernier rayon dans la personne de Pierre Steenen à qui Pie VI octroya les insignes

pontificaux, la mitre, la crosse et l'anneau, et qui mourut en 1794.

En 1804 le Chapitre ressuscite sous le régime concordataire et, depuis la date de ce renouveau, huit doyens se sont succédés : Laurent Millé († 1817) restaurateur de la Collégiale; Adrien Solteau († 1833) qui présida aux fêtes religieuses de la proclamation de notre indépendance et de l'inauguration de Léopold I^{er}; Pierre De Coninck († 1853) qui embellit le temple, instruit de la religion les enfants royaux, prépare le futur Léopold II à sa première communion, et fut ainsi, en réalité, le premier aumônier de la Cour; Louis Verhougstraeten († 1870), à qui l'on doit le projet, et le commencement de son exécution, des quinze verrières consacrées au Saint-Sacrement de Miracle; Jean-Pierre Nuyts († 1885), qui entreprit le dérochage de la Collégiale; Florent Jacobs (démissionnaire en 1898) pionnier de l'enseignement primaire catholique; Jacques Van Aertselaer († 1902), ancien professeur et directeur de Saint-Louis, qui pour n'avoir passé que quatre années dans l'exercice de sa charge, n'en laissa pas moins le souvenir d'une exceptionnelle supériorité.

Sa mort fut un coup de surprise, son remplacement par Edmond Evrard étranger à la capitale, inconnu de tous ici, jeta tout le monde dans la stupefaction. Sa candidature avait trouvé un chaleureux avocat dans l'ancien doyen de Saint-Gilles, M. Aertsens, qui se porta son garant pour l'avoir vu à l'œuvre au collège de Basse-Wavre.

* * *

D'où venait ce prêtre que le Cardinal Goossens appelait à la lourde succession d'éminents prédécesseurs?

Il était originaire du Brabant wallon, né à Nodebais en 1849, il avait fait ses études à Basse-Wavre, cette maison d'éducation qui tint une si grande place dans son cœur. Il n'avait pas achevé sa théologie à Malines qu'il y revint enseigner successivement les mathématiques et la poésie — preuve manifeste de ses aptitudes intellectuelles les plus variées — il couronna cet enseignement par la direction même du séminaire pendant les huit dernières années de sa carrière professorale. Le directeur fut à la hauteur du maître, le maître était accompli. Amateur passionné des études classiques, il savait en inspirer le goût à ses élèves. Joignant l'exemple aux leçons, il cultivait les belles lettres et son collège favori vient de recevoir en legs tout un répertoire de jolies comédies où brille la finesse de son esprit.

En lui, d'ailleurs, s'incarnait à la perfection le type du Wallon du Brabant, il était bien de la race, il en avait l'accent savoureux, l'humeur accorte, l'esprit clair et volontiers facétieux, le sens pratique, la pondération du jugement, la lenteur ennemie de toute hâte, la robustesse qui promet la longévité. Eloigné de toute exagération, il gardera toujours ce juste milieu où le sage se conserve en paix à travers toutes les vicissitudes.

Faut-il ajouter que sur ce riche plant de la nature la grâce avait greffé les vertus sacerdotales qui furent l'honneur de sa vie.

Tel est l'homme que vingt années avaient profondément enraciné dans sa studieuse retraite de Basse-Wavre et qu'on en venait arracher tout à coup pour le jeter, à 53 ans, dans les sollicitudes et les tracés du ministère de la capitale. On n'a pas dit assez, et je suis trop heureux de pouvoir délivrer ici la vérité, combien rudes et presque héroïques furent ses débuts à Sainte-Gudule.

Mgr Jacobs, en partie sous l'impulsion de Charles Woeste, s'était lancé dans l'œuvre scolaire, il avait bâti et décidé la construction de multiples classes, notamment de l'École Normale de la rue Berlaumont. Son successeur, Mgr Van Aertselaer durant son court passage avait poursuivi les tâches commencées. L'un et l'autre, ayant fait tout le possible, avaient néanmoins laissé retomber sur le nouveau doyen des charges accumulées vraiment écrasantes. Le président lui signifiait de son ton autoritaire que le Comité lui confiait la question des voies et moyens, sans apporter d'autres secours. Assailli de créances, délaissé devant le passif à combler, sans relations ni appui d'aucune sorte, le chanoine Evrard ne s'abandonna pas. Il avait un patrimoine, il le réalisa; il avait un modeste portefeuille, il engagea ses titres pour des emprunts dont les intérêts lui furent d'ailleurs inflexiblement réclamés; il aurait dû avoir un train de maison convenable à sa dignité, il le réduisit au strict nécessaire et préféra passer pour avaricieux plutôt que devenir débiteur insolvable. Il fit face à tous les engagements pris par d'autres, à toutes les exigences d'une situation terriblement épineuse, contracta encore en 1905 un emprunt considérable et parvint, à force de sacrifices personnels, à mourir pauvre mais sans dettes.

On n'a pas connu ce drame intime de la misère où le chanoine Evrard fut précipité des hauteurs sereines où jusqu'alors avait habité sa pensée. Ni ses confrères ne le soupçonnèrent, ni l'Administration, tentée de taxer de passivité une activité qui s'épuisait à réparer les brèches au lieu d'en ouvrir de nouvelles. De rares amis connurent la vérité et ont attendu que la mort leur restituât la liberté des révélations pour nous la faire connaître.

Il faut s'incliner bien bas devant ce modeste qui avait l'âme grande et le cœur généreux. Que de pauvres aussi ont été assistés par ce pauvre! Ses larges distributions, tous les vendredis du temps de guerre, lui donnaient droit d'entrée dans les âmes et il n'y manqua jamais.

* * *

Cependant, après des débuts laborieux, à l'étonnement, presque à la sourde dé fiance chez quelques-uns, succéda l'estime, avec

l'estime vint bientôt la confiance, l'affection des ouailles pour ce pasteur modèle.

Il rencontra auprès de lui des concours qui le secondèrent habilement et lui permirent de déployer dans les divers domaines de son administration son activité calme et régulière. La Providence lui ménagea durant l'espace de vingt années, notamment, un collaborateur si habile, si pleinement identifié à sa personne, que s'il le continuait dans sa charge, l'opinion s'apercevrait à peine du changement.

Instruction religieuse des fidèles qui goûtèrent de plus en plus sa parole claire, mesurée, apostolique; sollicitude à l'égard des enfants dont il se réserva la préparation à la première communion privée, à l'égard des indigents que jamais n'oublia le curé des riches; écoles chrétiennes auxquelles, nous l'avons dit, il prodigua ses sacrifices, payant de sa personne et de son bien, et pour la conservation desquelles, lorsque, en ces dernières années, le manque de ressources fit envisager la fermeture de deux écoles, il provoqua, avec l'aide de précieux collaborateurs, les souscriptions publiques auxquelles elles durent leur salut; œuvres multiples de charité, de piété dont il fut le soutien ou le vigilant directeur; dévouement à toutes les misères physiques et morales; protection éclairée et assidue des nombreuses maisons religieuses de sa paroisse; zèle de la maison de Dieu qu'il n'a cessé d'embellir; bref, son ministère curial et décanal fut pendant vingt-six ans, à la hauteur de toutes les nécessités, et ses noces d'argent pastorales célébrées si peu de mois avant sa mort; fournirent à ses paroissiens, comme ses noces d'or sacerdotales en 1921, l'occasion renouvelée de proclamer son éclatant mérite.

Dès 1910, Pie X, de sainte mémoire, qui ayant été curé lui-même et curé-doyen, affectionnait spécialement les prêtres voués au ministère, voulut reconnaître les services éclatants, relevés par une piété insigne, du pasteur de Sainte-Gudule.

Tous les curés de son doyenné rendent hommage au conseiller sûr, à l'homme judicieux qu'on aimait à consulter dans les cas difficiles. Tous les fidèles ont admiré le sentiment de religion profonde qu'il faisait paraître dans l'accomplissement des fonctions saintes, et l'étonnante verdure aussi, l'exceptionnelle endurance du vieillard qu'aucune fatigue ne rebutait. Tous ont apprécié l'orateur de circonstance qui possédait comme personne l'art de tourner une allocution, de diversifier sans fin les courtes harangues ou les compliments adressés au Roi et à la Reine, et qui sut parfois s'élever jusqu'à la grande éloquence, par exemple dans l'éloge funèbre du Cardinal Mercier.

On connaît ses goûts studieux, sa passion des recherches archéologiques dont il a fait bénéficier M. Velge, l'éminent historien de Sainte-Gudule, dans ce beau livre qui consacra le septième centenaire de ce temple célèbre.

On sait aussi le charme de l'homme privé, simple et modeste, spirituel et facétieux, répandant ses bons mots, sans amertume ni causticité, dans une conversation qu'embellissaient les reminiscences classiques.

La guerre, la grande révelatrice des âmes, a mis en pleine lumière tout ce que la malicieuse et souriante bonhomie de Mgr Evrard recélait de vigueur et d'intrépidité. Devant l'arrogance de l'occupant, il ne courba pas la tête. Aucune menace de l'ennemi ne lui arracha les clefs des tours pour permettre la confiscation des cloches, comme aucune démarche, inspirée par la peur, si autorisée qu'elle fût, pour en tolérer la sonnerie à l'arrivée des Allemands. Puni de sa fière attitude par l'arrestation d'un vicaire et d'un serviteur de l'église, il haussa le ton de ses réclamations jusqu'à la hauteur d'une revendication indignée. Fidèle organe du grand Cardinal, il sut démasquer la ruse de l'ennemi qui voulait faire croire au retrait de ses instructions et transmit à tous les curés de la capitale l'ordre de lire la Pastorale vengeresse de Noël 1914.

De Sainte-Gudule, du temple national dont les murs chargés d'histoire racontent nos fastes séculaires, le vaillant doyen fit le refuge du patriotisme aux abois, l'asile inexpugnable où flottaient nos trois couleurs, où frémissait la Brabançonne, où l'âme belge éclatait en transports d'enthousiasme et d'espérance. A chaque retour de la Saint-Albert et de la Fête nationale, Sainte-Gudule fut le théâtre de manifestations empoignantes où la Belgique, broyée sous le pressoir de la tyrannie, se soulageait en criant sa foi, ses espoirs indomptés, son invincible attachement « au Roi, à la Loi, à la Liberté ».

Après la guerre, Mgr Evrard a vu se succéder à Sainte-Gudule d'augustes cérémonies, plusieurs d'un caractère historique, qui le

mettant en contact avec les autorités civiles et militaires, avec la Cour, ont fait apprécier par tous son tact, la bonne grâce de son accueil, sa dignité sans raideur en même temps que son esprit d'organisation. Rappelons seulement le « Te Deum » de la Victoire, le « Requiem » solennel pour les héros du champ de bataille, le service du Soldat inconnu, le Couronnement de Notre Dame de la Paix au parvis de la Collégiale, les noces d'argent de nos Souverains, les funérailles du Cardinal Mercier, la première visite de son successeur, Mgr Van Roey, le mariage du Duc de Brabant et de la Princesse Astrid, la réception de S. G. Mgr Hayasaka, le premier évêque du Japon.

Qui donc eût pensé, à voir le vigoureux vieillard monter allègrement à l'autel de sa messe jubilaire, le 25 septembre de l'an dernier, que huit mois après Sainte-Gudule endeuillée verrait hisser son cercueil au catafalque ?

De cette verte vieillesse qui touchait à l'octogénariat, de cette miraculeuse complexion qui avait résisté longtemps à l'insalubrité du caveau humide où l'Administration communale ensevelit vivant le doyen de Sainte-Gudule, de cette invulnérable santé qui avait toujours échappé à la Faculté, un mal mystérieux devait avoir raison en quelques semaines. Lorsque l'implacable radiographie en lui révélant la profondeur de cette incurable affection l'eut réduit à la nécessité d'une intervention chirurgicale ou plutôt d'une tentative d'intervention, le vaillant doyen en prit son parti, mit ordre à ses affaires et se livra aux hommes de l'Art en leur disant : *Moriturus vos salutat*. Le choc opératoire, en précipitant sa fin, le sauva de la mort lente et supplicante par inanition. Avec pleine lucidité, il reçut les sacrements que son état permettait et fit généreusement à Dieu l'offrande de sa vie.

Prêtre irréprochable, administrateur intègre, pasteur vigilant, homme de Dieu et des âmes, inconfusable témoin du Christ, intrépide soldat de sa milice, il s'en est allé chercher la palme que lui a méritée sa vie féconde en tout bien.

La douce Gudule l'aura accueillie avec son meilleur sourire et l'Archange Michel, qui tient la balance des âmes, lui aura trouvé le juste poids de bonnes œuvres.

J. SCHYRGENS.

MEXIQUE

Les révélations du « Daily Express »

Traduction de l'article envoyé par J. W. T. Mason, à son journal, de San Antonio (Texas), en date du 16 avril 1928.

La situation qui règne au Mexique, en raison du conflit entre le Gouvernement et l'Église catholique, est la plus sérieuse que le pays ait traversée depuis la chute du général Diaz. Peu de détails de ce sauvage état de choses sont encore connus dans le monde. Ils révèlent parfois des situations que l'Europe occidentale n'a plus connues depuis les Âges de Ténèbres.

En Comité secret.

J'ai rapporté l'avis du Gouvernement d'après des entrevues avec le président Calles et le général Obregon. Après de nombreuses difficultés, je pus obtenir un exposé de la partie adverse par l'évêque Miguel de la Mora, de San Luis Potosi, actuellement secrétaire du sous-comité des évêques dissimulés dans les différentes régions du Mexique.

Mgr de la Mora réside en secret à Mexico, car la police s'efforce de le découvrir et de l'emprisonner, et il est contraint de changer fréquemment de résidence pour éviter d'être pris. J'entraî en contact avec un certain nombre de catholiques distingués et je leur demandai de me préparer une entrevue avec l'évêque.

Je fus averti qu'il est risqué de fréquenter le prélat, qui est accusé de trahison par le Gouvernement, mais je pus surmonter ces scrupules. Finalement, j'eus des entrevues avec trois personnes différentes qui se trouvent en contact avec l'évêque. Elles consul-

tèrent son secrétaire qui, après m'avoir examiné lui-même, me fit promettre le secret et m'indiqua un lieu de rendez-vous. La rencontre eut lieu pendant la nuit, car Mgr de la Mora, pour échapper à la police, ne circule dans les rues que le soir tombé.

Il était au rendez-vous, dans une des rues les plus calmes de Mexico, quand j'arrivai. Il me reçut cordialement, disant qu'il connaissait le *Daily Express* et était heureux d'exprimer ses vœux par son entremise. Il est âgé de cinquante-trois ans, vigoureux et alerte, quoiqu'avec certaines marques physiques qu'il serait indiscret d'indiquer, mais qu'il dissimule habilement. Il portait un vêtement foncé ordinaire, car l'une des nouvelles réglementations du gouvernement empêche les prélats de porter des habits ecclésiastiques. Nous avons parlé seuls, durant une heure. Personne n'imaginerait, d'après les façons aisées et assurées de cet homme, que la police est continuellement à sa recherche et que le policier qui le prendrait s'assurerait la valeur d'une rente viagère. Il paraissait entièrement indifférent au péril, tout en m'expliquant comment il était forcé de se tenir caché.

Accusé de sédition.

« Je vins à Mexico en janvier 1927, de San Luis Potosi, me dit-il pour reprendre la charge de secrétaire du sous-comité des évêques; je vécus ouvertement à Mexico jusqu'en avril 1927, quand le Gouvernement décida de m'arrêter du chef de sédition. Heureusement, je fus averti des intentions de la police et juste avant qu'elle n'arrivât, je pus m'échapper. Je me suis constamment tenu caché depuis.

« Il est absolument faux que moi, ou aucun autre évêque du Mexique ayons agi séditionnellement ou encouragé les troupes en lutte contre le gouvernement. Certains chefs de la Ligue nationale pour la Défense de la Liberté religieuse au Mexique nous demandèrent s'il était juste pour les catholiques de se défendre contre les mesures anticatholiques du gouvernement. Cette question nous fut adressée en tant que citoyens, non en tant qu'évêques. Nous répondîmes, également à titre privé : « Nous ne saurions voir aucun mal dans la résistance des catholiques à la persécution ».

« Nous n'avons pas été plus loin. L'entière responsabilité de la résistance active des forces catholiques appartient aux laïques. Nous, prélats, ne donnons aucune direction ni conseil pour les opérations de campagne. »

Je demandai si cela s'appliquait aussi à l'archevêque Orozco y Jimenez, de Jalisco, qui acquiert une réputation presque légendaire parmi les catholiques mexicains comme chef supposé de la révolte à Jalisco, la plus grave que le gouvernement ait dû affronter. Mgr de la Mora répondit : « Cela le vise lui aussi; je reçois de nombreuses lettres de lui, mais dans aucune il ne fait mention des opérations militaires. Il fait toujours allusion à la situation religieuse de son diocèse. Que savons-nous, évêques et prêtres, en fait de science militaire? » continua l'évêque, « rien du tout. Il y a environ vingt-deux évêques exilés hors du Mexique; sept évêques sont actuellement à Mexico et six dans le reste de Mexico. Tous nous nous tenons cachés. Nous sommes tous ici pour vaquer aux affaires religieuses et pour donner réconfort et consolation aux catholiques souffrants. C'est notre unique souci.

« Aucun gouvernement ne peut réussir à empêcher une nation entière de recevoir l'enseignement religieux. Il est parfaitement exact que nous prescrivons aux prêtres de célébrer la Messe en secret, de donner des consolations aux mourants, ou d'accomplir autrement des offices religieux à la demande des fidèles et dans leurs maisons, mais cela n'est pas trahir le Mexique, quoique ce soit violer les réglementations de la police mexicaine. »

Je demandai à Mgr de la Mora s'il désirait démentir l'information constamment répétée que des prêtres sont pris avec les troupes catholiques, sur le champ de bataille. « Cela n'est vrai, me dit-il, que dans quelques cas, et alors ils agissent comme aumôniers, non comme combattants. Le gouvernement a exécuté environ cinquante prêtres depuis le début du mouvement actuel. La plupart d'entre eux ne furent pas pris au combat, mais capturés dans leurs paroisses et fusillés sans procès. Un certain nombre ont été horriblement torturés avant d'être exécutés. Le père Sabas Reges, de Totalan, eut les pieds brûlés sur un feu lent, et le corps transpercé par des bayonnettes. Cette torture dura trois jours avant qu'il ne fût exécuté.

« Le père Jose Maria Roblez, de Tecotlan, fut lentement étranglé jusqu'à ce que que la mort s'ensuivit. Le père Pedro Esqueda, de San de Los Lagos eut les bras et les jambes brisées et les pieds mis au feu, avant d'être tué. Voilà quelques cas seulement entre beaucoup.

« Nous sommes contraints de souffrir ce martyr parce que nous luttons pour la liberté religieuse et pour le droit d'adorer Dieu à notre manière. Le gouvernement du Mexique s'est engagé dans une entreprise despotique pour anéantir la liberté, et les catholiques résistent. »

Les Questions politiques.

« Il est faux que l'Eglise catholique au Mexique s'occupe de questions politiques », déclara l'évêque. « L'Eglise catholique n'a pas participé à la politique depuis l'établissement de la République mexicaine. Nous avons reçu du Saint-Père des instructions strictes nous recommandant de ne pas nous mêler aux événements politiques, et nous avons toujours suivi cet ordre.

« Nous ne sommes intéressés à mettre aucun parti au pouvoir. Il est vrai que beaucoup de catholiques romains, en tant que citoyens, s'opposent au gouvernement actuel, mais l'Eglise catholique n'a pas pris semblable attitude. Le gouvernement nous persécute parce que l'administration mexicaine actuelle est opposée à l'esprit de stabilité que l'Eglise catholique représente. Aucun gouvernement mexicain antérieur n'a jamais pris de mesures comme celles du président Calles. C'est parce que le président Calles est un obstiné qui se compromet avec le Bolchevisme, contre lequel l'Eglise catholique est un rempart.

« Le président Calles est également un ennemi de l'Eglise catholique et de la Chrétienté. Il a dit à plusieurs reprises : « Je suis un ennemi personnel du Christ ». Il essaye de dissimuler ce motif en nous appelant des séditeux. Les anciens Romains, eux aussi, appelaient séditeux les premiers martyrs chrétiens, et prenaient cette excuse pour les persécuter, exactement comme fait maintenant le président Calles. Il n'y a pas plus de raison pour que les catholiques mexicains soient accusés de sédition, qu'il n'y en avait pour les premiers chrétiens. »

Une différence.

La différence est grande entre résister à un gouvernement par un effort pour le renverser dans une révolution politique, et résister aux efforts que fait le gouvernement pour supprimer la liberté religieuse. Nous ne faisons qu'essayer de rendre libre le culte religieux au Mexique. Nous sommes contraints de cesser le culte public dans nos églises parce que les tentatives du Mexique pour subordonner les prélats au gouvernement et contrôler notre culte sont contraires au droit canonique. »

J'informai Mgr de la Mora que le président Calles m'avait

déclaré qu'il était impossible de discuter avec l'Eglise catholique romaine, à cause de sa prétention à l'infailibilité. L'évêque répondit : « Cela est faux. L'Eglise catholique est infailible uniquement en matière de dogme et de morale. Elle ne se réclame pas de l'infailibilité en matière de discipline et dans la discussion des événements. L'Eglise catholique s'adapte constamment aux circonstances nouvelles quand elles ne sont pas contraires à la Constitution. »

Je demandai si le clergé mexicain consentirait à se faire enregistrer à des fins statistiques, comme moyen de terminer le différend, et je citai à l'évêque ce que le président Calles m'avait dit : « Que le gouvernement désire l'enregistrement uniquement à titre de mesure administrative et ne désire pas contrôler l'organisation interne ou les règlements de l'Eglise.

Mgr de la Mora dit : « Si l'enregistrement était limité à une mesure de statistiques cela serait peut-être satisfaisant, mais nous ne pouvons pas accepter la parole du président Calles ou celle d'aucun autre fonctionnaire assurant que l'enregistrement ne sera pas suivi d'un effort pour nous contrôler. Il est nécessaire de changer la loi à cet égard, avant que nous puissions parvenir à une entente. C'est la loi qui donne le contrôle au gouvernement; nous n'aurions aucune sécurité pour diriger nos affaires ecclésiastiques à notre manière si la loi n'était pas modifiée, même si l'un ou l'autre fonctionnaire se bornait à déclarer qu'elle ne serait pas appliquée contre nous. »

Refus de se conformer (à la loi).

« Nous ne pouvons jamais consentir à nous incliner devant l'exigence du gouvernement de nous faire enregistrer tous les baptêmes et les mariages religieux. Ces actes sont parfois inspirés par des raisons secrètes et de conscience connues seulement de participants et nous refusons de les révéler à tout le monde. Le gouvernement peut tenir des relevés statistiques de toutes les cérémonies civiles, mais il sort de ses attributions quand il réclame les relevés de tous les cérémonies religieuses.

« La ferveur religieuse n'a pas décliné depuis que le clergé a cessé d'officier dans les églises, il y a plus de vingt mois, ajouta l'évêque. Nous sommes également en mesure de continuer nos dévotions dans les maisons particulières, en dépit des fréquentes arrestations de catholiques par le gouvernement pour continuer d'accomplir leurs dévotions religieuses.

« Il doit intervenir effectivement un arrangement », conclut l'évêque. « Je crois qu'une entente se fera, mais je doute que cela arrive tant que señor Calles sera président. C'est un entêté. Que que soit celui qui lui succédera comme président, il n'aura pas de préventions personnelles et alors, je pense, qu'avec plus de largeur de vue de la part du titulaire de la charge présidentielle, on arrivera à quelque arrangement. »

Banque Gantoise pour le Commerce & l'Industrie

Capital 15,000,000 (40 % versés) Réserves environ 2,500,000

Filiale de la BANQUE POPULAIRE DE LOUVAIN

Siège : **Place St-Bavon, 18, GAND**

SUCCURSALES : Alost, Eecloo, Hamme, Sottegem, Termonde, Waasmunster et Zele.

AGENCES : Baslegem, Buggenhout, Deynze, Gavers, Lobbeke, Lede, Loochristy, Moereke, Nazareth, Nedabrakel, Nevele, Overmeire, Saint-Denis Westrem, Scheldeveindeke, Sleydinge.

Toutes opérations de banque aux meilleures conditions
COFFRES-FORTS A PARTIR DE 15 FRANCS L'AN

SOCIÉTÉ TEXTILE SUD-AMERICAINE (Texsudam)

Société Anonyme à RENAIX

VENTE PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE

DE
90.000 actions de Capital nouvelles de 500 francs chacune
JOUISSANCE EXERCICE 1927-1928

DROIT DE SOUSCRIPTION

à Titre Irréductible : Quatre actions nouvelles pour Une ancienne.
à Titre Réductible : Les actions nouvelles qui ne seraient pas absorbées par l'exercice du droit de souscription à titre irréductible.

Le prix de cession est fixé à 500 francs payables intégralement à la souscription

LA SOUSCRIPTION aura lieu du 11 au 20 JUIN 1928 inclus
au CRÉDIT AN VERSOIS, dans tous ses sièges, succursales et agences